

SYRIE

PROBLÈMES DE CONSERVATION ET DE MISE EN VALEUR DES SITES ET MONUMENTS

RAPPORT DE LA MISSION
ENVOYÉE PAR L'UNESCO EN 1953
PAUL COLLART, CHEF DE MISSION
SELIM ABDUL-HAK ET ARMANDO DILLON

U N E S C O

MUSÉES ET MONUMENTS — VII

Dans la même collection :

- I. *Sites et monuments, problèmes actuels* (bilingue). 100 pages, 115 illustrations, plans, index; 2^e édition; 1953 (23,5 × 31 cm).
\$3.00 16/6 800 fr.
- II. *Le traitement des peintures* (bilingue). 164 pages, 87 illustrations, diagrammes, graphiques, index; 2^e édition; 1952 (23,5 × 31 cm).
\$2.25 14/6 700 fr.
- III. *Cuzco. La reconstruction de la ville et la restauration de ses monuments*. 66 pages, 64 illustrations et plans; 1953 (23,5 × 31 cm).
(Également édité en anglais et en espagnol.) \$1.50 8/6 400 fr.
- IV. *Sainte-Sophie d'Ochrida. La conservation et la restauration de l'édifice et de ses fresques*. 28 pages, 37 illustrations et plans; 1953 (23,5 × 31 cm).
\$1.00 5/- 250 fr.
(Également édité en anglais.)
- V. *Manuel des expositions itinérantes*. 118 pages, 18 croquis, 70 illustrations; 1953 (17,5 × 21,5 cm).
\$1.75 10/6 500 fr.
(Également édité en anglais.)
- VI. *Liban. Aménagement de la ville de Tripoli et du site de Baalbek*. 32 pages, 8 croquis, 44 illustrations; 1954 (23,5 × 31 cm).
(Également édité en anglais) [En préparation.]
- VII. *Syrie. Problèmes de conservation et de mise en valeur des sites et monuments*. 35 pages, 3 plans, 61 illustrations; 1954 (23,5 × 31 cm).
(Également édité en anglais.) \$1.50 8/6 400 fr.
- VIII. *Techniques de protection des biens culturels en cas de conflit armé*.
[En préparation.]

f.025 (569.1)
UNI

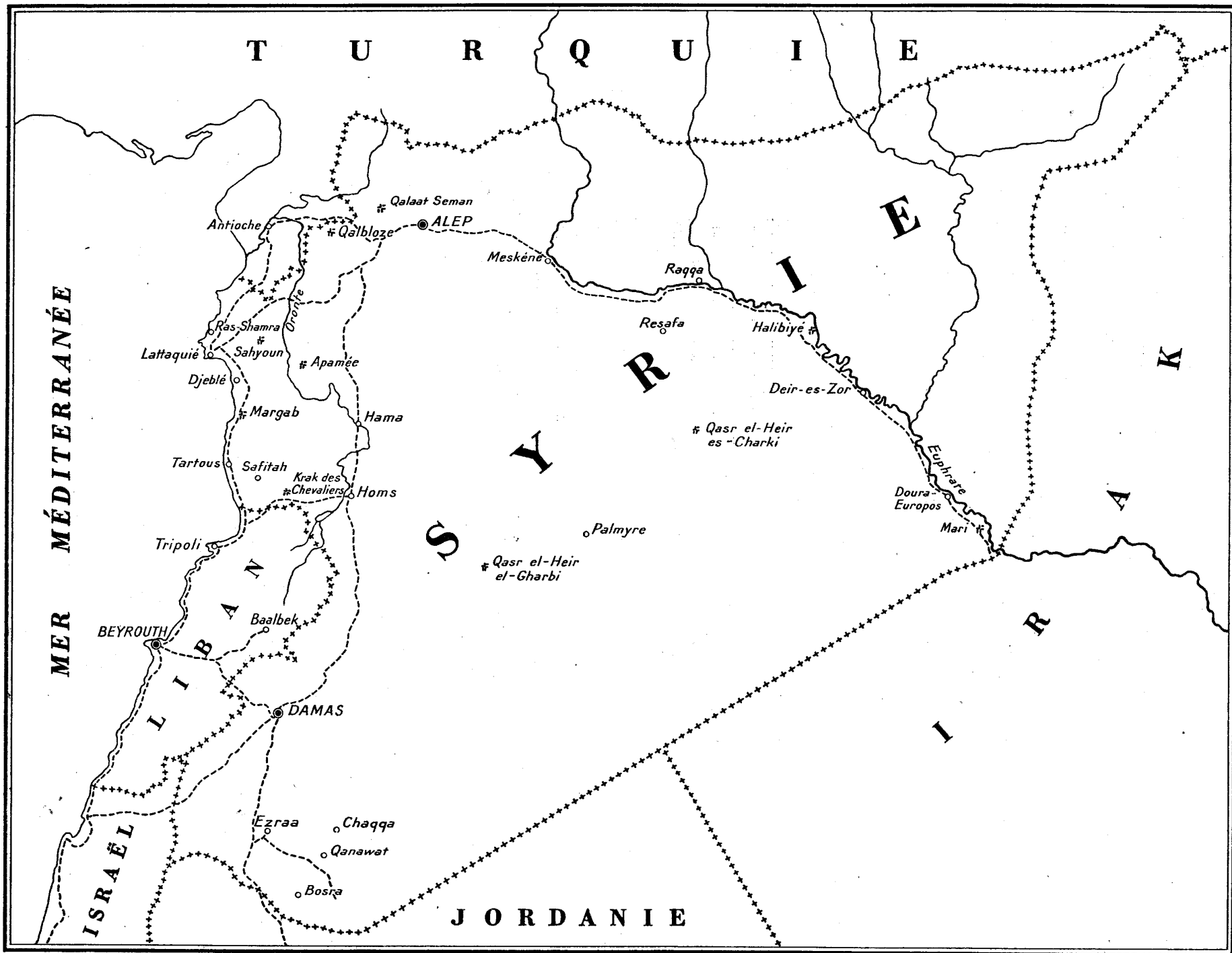
Acchévé d'imprimer le 15 mars 1954
sur les presses de l'Imprimerie G. Desgrandchamps, Paris-14^e
pour l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture, 19, avenue Kléber Paris-16^e

2303/64



TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>		7
<i>Généralités</i>	La Syrie et ses monuments historiques.	9
	L'étude des monuments historiques	10
	Conservation et restauration des monuments	10
	Les musées	11
	Mise en valeur des monuments	11
	Bibliographie sommaire	12
<i>Damas</i>	Formation de la ville.	13
	Époque ayyoubide	13
	Époque mamelouk	15
	Époque ottomane	16
	Mise en valeur des monuments	18
	Bibliographie sommaire	20
<i>Alep</i>	Caractères de l'architecture de la ville	21
	Mise en valeur des monuments	22
	Le plan d'aménagement de la ville	22
	Bibliographie sommaire	23
<i>Les grandes ruines du désert</i>	Le désert de Syrie	24
	Palmyre.	24
	Les deux Qasr el-Heir	25
	Resafa	25
	La vallée de l'Euphrate	26
	Bibliographie sommaire	26
<i>La région côtière</i>	Vallée de l'Oronte	27
	Sites antiques	27
	Châteaux des Croisés.	27
	Problèmes actuels	28
	Bibliographie sommaire	28
<i>Les villes mortes du Nord</i>	Au pays des ruines innombrables	29
	Caractère de quelques sites	29
	Le peuplement du Plateau calcaire.	30
	Problèmes d'aujourd'hui : la conservation des monuments	30
	Bibliographie sommaire	31
<i>Les villes mortes du Sud</i>	Hauran et le djebel Druze	32
	Sites et monuments du djebel Druze	32
	Les églises d'Ezraa	33
	Bosra	33
	Bibliographie sommaire	33
<i>Conclusion</i>		34



AVANT-PROPOS

EN attirant l'attention sur l'important problème que posent les antiquités de la Syrie, le ministre de l'éducation nationale de la République syrienne a demandé à l'Unesco la constitution d'une mission d'enquête chargée d'établir une étude détaillée sur : 1^o la situation générale des monuments et des sites historiques et archéologiques de la Syrie et leur importance respective ; 2^o les mesures générales à envisager pour la conservation et la mise en valeur de ces monuments et sites ; 3^o les mesures spéciales à prendre pour la conservation et la restauration des monuments et des sites dont l'intérêt ou la nécessité immédiate seraient jugés particulièrement importants.

La Syrie est un des pays du monde les plus riches en monuments historiques. Mais cette richesse constitue en même temps pour elle une lourde charge. L'entretien des monuments, leur mise en valeur réclament chaque année des sommes importantes, que le gouvernement syrien, conscient de ses responsabilités culturelles, n'hésite pas à fournir, montrant ainsi l'intérêt éclairé qu'il porte au passé de son pays. Cet intérêt se manifeste d'ailleurs non seulement par un effort financier relativement considérable ; il s'exprime également par l'accueil libéral que fait la Syrie aux missions scientifiques étrangères désireuses de venir explorer son sol. Ainsi s'amorce et se poursuit, sur les champs de fouilles archéologiques, une féconde collaboration internationale. La Direction générale des antiquités pense que celle-ci pourrait utilement s'étendre à la restauration de monuments qui, par leur valeur artistique et leur signification historique, appartiennent à l'humanité tout entière. Elle souhaite que les résultats de cette première enquête organisée par l'Unesco puissent ouvrir la voie, dans ce domaine, à une collaboration plus précise, dont le présent rapport serait susceptible d'indiquer le terrain, en même temps qu'il en constituerait un premier jalon.

Conformément au programme qui nous avait été tracé, nous nous sommes efforcés d'exposer la situation tant générale que particulière des monuments historiques et des sites archéologiques de la Syrie ; d'indiquer les difficultés qu'il faut vaincre pour en assurer la conservation ; de suggérer quelques mesures

susceptibles de développer l'action déjà si heureusement entreprise, dans ce domaine, par la Direction générale des antiquités. Nous avons aussi examiné les conditions propres à chacune des grandes régions archéologiques du pays, les problèmes particuliers qui s'y posent pour la mise en valeur et la restauration des monuments, les solutions pratiques qu'on peut envisager pour y appliquer les principes précédemment énoncés.

La mission, composée d'un archéologue, M. Paul Collart, professeur aux universités de Genève et de Lausanne (chef de mission), d'un architecte, M. Armando Dillon, surintendant des monuments historiques à Palerme, et du Dr Selim Abdul-Hak, directeur général des antiquités de Syrie, a travaillé pendant dix semaines, de fin mai au début d'août 1953, à réunir sur place la documentation nécessaire. Grâce aux facilités qui leur ont été procurées, MM. P. Collart et A. Dillon ont pu parcourir le pays en tous sens et se former ainsi une opinion fondée sur les diverses questions qu'ils devaient étudier.

C'est pour nous un agréable devoir de remercier ici, très vivement, ceux qui nous ont aidés dans notre tâche : à Damas, les fonctionnaires du Service des antiquités, auxquels nous avons eu maintes fois recours, et notamment M. Ziki Amir, qui nous a accompagnés dans nos visites de la ville ; à Alep, M. Faiçal Serafi, directeur des antiquités de la Syrie du Nord, M. Soubhi Saouaf, attaché technique ; à Bosra, M. Souleiman et Magdad, contrôleur des antiquités, à Soueïda, à Palmyre, à Raqqa, à Qalaat Seman, à Hama, au Krak des Chevaliers, les inspecteurs et les gardiens qui nous ont aimablement accueillis et guidés. Nous tenons à remercier aussi M. Henri Seyrig, qui nous a autorisés à puiser dans la collection de photographies aériennes de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth pour l'illustration de ce rapport, ainsi que M. Georges Tchalenko, pour les utiles informations qu'il nous a fournies.

Et, bien qu'il fasse lui-même partie de la mission, nous voulons exprimer notre gratitude au Dr Selim Abdul-Hak pour l'amabilité de son accueil et pour tout ce qu'il a fait, au cours de notre séjour en Syrie, pour faciliter notre travail.

GÉNÉRALITÉS

LA SYRIE ET SES MONUMENTS HISTORIQUES

Par sa position géographique, la Syrie est un pays de passage et de contacts. La route naturelle qui relie l'Orient au monde méditerranéen par les vallées de l'Euphrate et de l'Oronte et celle qui conduit vers l'Afrique les peuples septentrionaux attirés par le Sud la traversent de part en part et s'y croisent. Mésopotamiens, Égyptiens, Hittites, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Croisés, Ottomans l'ont, au cours des siècles, plus ou moins durablement occupée. C'est en Syrie — à Qadesh, au Yarmouk — que se sont produits quelques-uns des grands chocs de l'histoire. Aujourd'hui, maîtresse de ses destinées, la Syrie trouve dans son passé les sources diverses et fécondes de sa culture, comme elle trouve dans son présent l'énergie de son remarquable essor.

Les richesses monumentales de la Syrie sont l'expression visible de cette histoire millénaire. A cet égard, les monuments doivent être considérés comme un patrimoine national; ils ont une valeur d'enseignement pour la génération présente; ils contribuent à lui montrer ce qui, dans le passé, a fait la grandeur du pays et l'engagent ainsi à en demeurer digne; de ce seul point de vue, ils méritent déjà d'être conservés et préservés. Mais, bien souvent, les monuments ont en même temps de l'importance en tant qu'œuvres d'art; ils sont les témoins des grands moments d'une civilisation; ils ont une valeur esthétique et culturelle. Par là, leur rayonnement dépasse les frontières; leur conservation n'importe pas seulement au pays qui les possède, elle intéresse toutes les nations civilisées.

Pour la Syrie, cette conservation pose des problèmes compliqués, en raison du grand nombre et de la diversité de ses monuments historiques et des conditions particulières dans lesquelles ils se trouvent. Selon leur état actuel, ils réclament des soins différents. Une partie d'entre eux seulement sont, en effet, demeurés intacts et continuent d'être utilisés conformément à leur destination primitive, ce qui assure normalement et régulièrement leur entretien. Beaucoup sont, en revanche, employés pour une destination différente, que leurs constructeurs n'avaient pas prévue, et pour laquelle ils ont été tant bien que mal adaptés

et transformés; d'autres sont abandonnés et tombent en ruines d'autres encore sont enfouis sous la terre. Seuls les premiers gardent d'une manière évidente leur utilité et leur raison d'être. Les autres sont exposés à des dangers qui menacent leur intégrité et leur existence même. Il est nécessaire de bien s'en rendre compte si l'on veut assurer efficacement leur protection.

La construction d'un monument a toujours été entreprise pour répondre à un besoin déterminé; l'existence de chaque monument est donc fonction d'une situation particulière: politique, sociale, religieuse ou militaire; la disparition ou la modification de celle-ci peut entraîner son abandon ou sa suppression; il est devenu inutile aux yeux d'une population qui aspire à un genre de vie différent, dans lequel il n'a plus sa place. Le sort d'un monument peut aussi être compromis par des conflits d'intérêts d'ordre économique; ce monument représente en soi un capital dont la valeur se modifie au cours des âges; certains ne le considèrent qu'à ce point de vue; si le rendement paraît insuffisant, si les frais exigés par son entretien paraissent excessifs, on sera tenté de l'abandonner ou de le faire disparaître. Un monument risque enfin d'être sacrifié au développement d'une ville; l'urbanisme a ses exigences, d'ailleurs légitimes; la présence d'un édifice peut soudain paraître gênante pour l'exécution d'un plan d'extension conçu dans le seul but de faciliter la circulation et de réaliser des améliorations foncières.

Dans tous ces cas, il conviendra de montrer que le respect des monuments n'est pas incompatible avec les exigences de la vie moderne; qu'un édifice ancien, même désaffecté ou abandonné, n'a pas perdu toute raison d'être; qu'il n'est pas uniquement une charge inutile; que, judicieusement restauré et mis en valeur, il peut encore jouer son rôle dans l'organisme vivant de la cité et du pays.

Telle est la tâche de la Direction générale des antiquités, dont les efforts tendent à faire toujours mieux connaître les richesses artistiques et archéologiques de la Syrie. Il faut dire ici quelques mots de sa féconde activité, dans le triple domaine des recherches scientifiques, de la restauration des monuments et de l'organisation des musées. Nous aurons par la suite l'occasion d'en donner de nombreux exemples.

Le patrimoine monumental de la Syrie s'augmente chaque année des découvertes nouvelles faites sur les champs de fouilles.

Depuis les anciens voyages d'exploration de G. Rey, de M. de Vogüé, de R. Dussaud et d'autres, depuis les vastes moissons récoltées, au début du siècle, par les deux missions archéologiques américaines, depuis les prospections aériennes plus récentes du R.P. Poidebard, bien des sites ont été individuellement abordés pour être systématiquement étudiés et fouillés. Nous n'entreprendrons pas d'en dresser ici l'inventaire. Bornons-nous à souligner les heureux résultats obtenus par la politique de confiance pratiquée dans ce domaine par la Syrie envers les savants des autres pays.

Depuis une trentaine d'années, un grand nombre de missions scientifiques étrangères sont venues travailler en Syrie; des ensembles monumentaux, parfois considérables, ont été exhumés par elles, des villes antiques ont été retrouvées, des documents d'une valeur inestimable ont été recueillis. En leur réservant bon accueil, la Syrie a non seulement accru son patrimoine archéologique et artistique, éclairé son histoire, enrichi ses musées (et l'exposition des trouvailles faites dans la seule année 1952 a montré quels en peuvent être le nombre et l'importance); elle a institué, sur le plan de la recherche désintéressée et dans le meilleur esprit, une féconde collaboration internationale, qui parfois se retrouve, comme l'a fait récemment remarquer M. Selim Abdul-Hak, jusque dans la composition d'une même mission.

Les modalités de cette collaboration ont été réglées de manière satisfaisante par le décret législatif n° 89 du 30 juin 1947, qui donne toutes les garanties désirables. Actuellement, six champs de fouilles syriens, d'inégale importance, sont explorés par des missions étrangères groupant des savants de quatre pays différents : Ras-Shamra (France), Mari (France), Apamée (Belgique), Cyrrhus (France), Resafa (Allemagne), Tell-es-Salhiyé (Suède). De son côté, la Direction générale des antiquités de Syrie a entrepris des fouilles à Palmyre, à Bosra, à Djéblé et à Raqqa. Nous aurons l'occasion de reparler de ces divers chantiers au cours des chapitres suivants de notre rapport.

Nous mentionnerons de même, en leur place, les publications dans lesquelles les résultats des fouilles ont été au fur et à mesure présentés, décrits, analysés, commentés, et dont quelques-unes constituent une série imposante de volumes. Il faudrait y ajouter les nombreuses études d'archéologie, d'histoire, d'histoire de l'art ou d'histoire des cultes dont les monuments syriens sont une des sources essentielles; les monographies sur un édifice, sur une ville, sur une région; les répertoires et les catalogues. On ne saurait trop insister sur l'intérêt et l'utilité de tous ces ouvrages, sans lesquels les monuments n'auraient qu'un rayonnement limité, et qui n'existeraient pas si la Syrie n'avait pris à cœur de favoriser de telles recherches. Grâce à eux, des monuments souvent importants, et dont quelques-uns subiraient peut-être des modifications ou même sont destinés à disparaître (nous en verrons plus loin des exemples), sont maintenant connus au loin; ils font partie du matériel utilisable, en tous pays, pour des études d'ensemble. C'est, pour la Syrie, une propagande efficace et du meilleur aloi.

Parmi tant de publications de valeur, nous ne citerons ici, en bloc, que les périodiques ou les séries qui ont principalement pour objet l'étude de l'archéologie et des monuments syriens : la revue *Syria* et la belle série de volumes de la *Bibliothèque archéologique et historique* (citée ci-après B.A.H.), publiées

par l'Institut français d'archéologie de Beyrouth; le *Bulletin d'études orientales*, publié par l'Institut français de Damas; les *Annales archéologiques de Syrie* et les diverses publications de la Direction générale des antiquités de Syrie. On y trouve la preuve de l'intérêt qu'éveillent dans le monde les richesses archéologiques et artistiques de la Syrie, laissant pressentir l'écho sympathique que doit rencontrer au loin tout effort entrepris pour la sauvegarde de ses admirables monuments.

CONSERVATION ET RESTAURATION DES MONUMENTS

La Direction générale des antiquités de Syrie consacre une partie importante de son activité et de ses ressources à la consolidation et à la restauration des monuments. A Damas comme à Alep, elle possède d'excellents techniciens occupés entièrement à cette tâche. L'ampleur croissante de son budget annuel, qui, de 1949 à 1952, est passé de 623.000 à 1.007.000 livres syriennes, montre assez l'intérêt qu'y portent les hautes autorités du pays.

C'est là un effort remarquable, qui doit être d'abord souligné. Il se traduit par une liste impressionnante de travaux de restauration effectués ces dernières années dans toutes les parties du pays. Ils ont porté principalement, à Damas, sur la citadelle, les portes et les tours de l'enceinte, l'arc romain de la rue Droite, les mosaïques de la grande mosquée, et sur un très grand nombre de mosquées et de madrasas; à Alep, sur la citadelle, sur l'enceinte, sur le matbakh el-Ajami; à Bosra, à Palmyre, à Qasr el-Heir es-Charki, à Homs, à Lattaquié, à Saint-Siméon-Stylite, au Krak des Chevaliers, sur d'importants monuments antiques et médiévaux.

Cependant, les besoins sont tels qu'ils posent parfois aux services responsables d'assez angoissants problèmes. La multitude des monuments (on compte, à Damas seulement, cent vingt-cinq édifices classés), leur dispersion sur un territoire immense, leurs dimensions parfois considérables et, pour beaucoup, l'absence totale d'entretien sont les causes de bien des difficultés. On ne peut intervenir partout à la fois; il faut établir un programme de travaux échelonnés sur un grand nombre d'années, et bien souvent courir au plus pressé.

Des difficultés d'un autre ordre proviennent de la situation juridique. Il est bien évident que l'État ne peut prendre tous les frais à sa charge lorsque les édifices à restaurer ne sont pas sa propriété. Bien souvent, les propriétaires sont trop pauvres pour engager les dépenses nécessaires; dans d'autres cas, ces édifices appartiennent à des communautés riches qui les délaissent volontairement, parce qu'ils ne leur procurent pas de profit. Il est probable que les autorités seront prochainement mieux armées pour intervenir : nous avons pris connaissance avec intérêt d'un projet de loi, établi d'après les conceptions les plus modernes, qui va être bientôt soumis à la ratification. Il y est notamment prévu (art. 5) que les *wakfs* (communautés religieuses) et les municipalités doivent consacrer une part déterminée de leurs revenus à l'entretien des monuments qui leur appartiennent et que les particuliers peuvent être obligés de faire face aux frais d'entretien, soit directement, soit sous la forme d'un prêt hypothécaire; dans tous les cas, les travaux sont exécutés par les soins de la Direction générale des antiquités.

Une clause intéressante (art. 8) du décret législatif n° 89, relatif aux antiquités, oblige les municipalités à prendre en considération l'emplacement des monuments historiques lors de l'établissement des plans d'aménagement et à soumettre ces

plans à l'approbation de la Direction générale des antiquités. On peut espérer que cette clause sera plus strictement appliquée et empêchera, à l'avenir, des démolitions ou mutilations comme celles qu'ont subies, à Damas, le mausolée de Safwat al-Molk et la mosquée Tingiz, à Alep, le matbakh el-Ajami et le khan al-Wazir.

Il est également à souhaiter qu'on puisse prendre des mesures pour prévenir les dégâts causés aux monuments transformés en habitations pour les réfugiés et les pauvres gens, comme c'est actuellement le cas pour un grand nombre de madrasas et de mausolées. On évitera ainsi d'amoinrir les effets du travail si méritoire, et par ailleurs si efficace, fourni par la Direction générale des antiquités pour la sauvegarde des édifices historiques de la Syrie.

LES MUSÉES

En Syrie moins encore qu'ailleurs, les musées ne peuvent être exclusivement considérés comme des salles d'exposition permanente. Les trouvailles qui affluent des divers champs de fouilles réclament les soins de services techniques perfectionnés, et par conséquent centralisés. D'autre part, pour éviter la perte des trouvailles fortuites, comme pour conserver certains objets de fouilles à proximité du lieu de leur découverte, il est nécessaire d'avoir, dans chaque région, des musées locaux, ou tout au moins des dépôts archéologiques, par définition décentralisés.

La Direction générale des antiquités a cherché à satisfaire ces exigences contradictoires, qui répondent d'ailleurs aussi à des préoccupations d'un autre ordre, à savoir le désir légitime et l'utilité d'avoir dans la capitale un grand et riche musée national et la nécessité d'intéresser les autres villes du pays aux problèmes artistiques et archéologiques en favorisant l'essor de leurs propres musées.

Le musée national de Damas a cette chance, assez rare, d'avoir été spécialement construit en vue de ce qu'on avait à y mettre et à y montrer. Nous sommes trop accoutumés, en Europe, à voir transformer en musées de vieux palais qui n'ont pas été conçus à cette fin pour ne pas être émerveillés de l'ambiance qu'on a su créer pour présenter et reconstituer trois grands ensembles d'époque et de nature différentes : l'hypogée palmyrénien de Yarhaï, avec son riche décor sculpté; la synagogue de Doura-Europos, avec ses fresques miraculeusement préservées; le palais omeyyade de Qasr el-Heir el-Gharbi, avec les peintures de ses salles et l'extraordinaire variété des stucs de ses claires-voies et de ses tours. Aménagées de manière moins spectaculaire, les autres salles, antiques et médiévales, n'en contiennent pas moins maints objets d'une rare qualité et d'un exceptionnel intérêt : stèle araméenne de Sfiré, casque en bronze argenté de Homs, fresques de Doura, blanches sculptures palmyréniennes et sculptures de basalte noir du Hauran, mosaïques de Chahba, cénotaphe de Tojanna en bois sculpté, bijoux, intailles, bronzes, faïences de diverses époques. Déjà les locaux sont insuffisants, et la construction d'un nouveau bâtiment où seront installées les collections d'art musulman est aujourd'hui en voie d'achèvement. Toutes les sections s'en trouveront plus à l'aise, et des locaux pourront être affectés à des expositions temporaires.

En principe sont rassemblées au musée d'Alep toutes les trouvailles antérieures à l'époque d'Alexandre. Ce musée a ainsi son caractère propre et son originalité. Dès l'entrée, on est accueilli par des statues colossales de basalte, des lions, des taureaux, d'énormes bas-reliefs représentant des scènes de chasse

et de guerre; ce sont les trouvailles hittites et assyriennes de Tell Halaf, Telle Ahmar et Arslan Tash. Les admirables statues de Mari sont à une échelle plus humaine. Et les innombrables objets qui proviennent de Ras-Shamra (Ugarit) et de Mari réclament une visite attentive. Le bâtiment actuel est ancien, et mal approprié à sa destination présente tant pour l'éclairage que pour le volume des salles. La construction d'un musée neuf est envisagée, où les collections trouveront un espace suffisant et les conditions nécessaires pour être convenablement mises en valeur.

Des musées locaux existent actuellement à Soueida et à Palmyre. Le premier contient une intéressante collection de sculptures de basalte et de mosaïques; le second n'est guère qu'un dépôt, où s'entassent inscriptions et statues. La Direction générale des antiquités a l'intention de créer d'autres petits musées, à Deir-es-Zor, à Homs, à Hama, à Tartous ou Lattaquié. On souhaite qu'ils soient pourvus d'une bibliothèque, où l'on trouverait, avec quelques ouvrages généraux d'histoire et d'archéologie, les principales publications relatives à la région qu'ils représentent. Celle qui existe déjà à Damas rend d'appréciables services; celle d'Alep pourrait être utilement complétée.

Mentionnons, pour terminer, quelques ouvrages relatifs aux collections dont nous venons de parler :

ABDUL-HAK, S., « L'exposition au musée de Damas des découvertes archéologiques de l'année 1952 », *Museum*, vol. VII, 1954 (à paraître).

ABDUL-HAK, S. et A., *Catalogue illustré du département des antiquités gréco-romaines au musée de Damas*, Damas, 1951.

ECOCHARD, M., « Le nouveau musée de Damas », *Museum*, vol. 55-56, 1946, p. 107-144.

PEARSON, H. F., *A guide to the synagogue of Doura-Europos*, Beyrouth, 1939.

PLOIX DE ROTROU, G., *Le musée national d'Alep*, Alep, 1932.

SAOUAF, S., *Alep, guide du visiteur*, Alep, 1951, p. 26-33.

MISE EN VALEUR DES MONUMENTS

Les efforts accomplis par la Direction générale des antiquités de Syrie pour favoriser l'étude et la protection des monuments historiques pourraient être plus fructueux encore s'ils étaient plus largement compris et soutenus. Une propagande intelligente, sur le triple plan de la pédagogie, du tourisme et de l'urbanisme, doit leur attirer peu à peu la sympathie et l'intérêt de tous. Il s'agit de montrer clairement que les monuments ne représentent pas simplement une charge anachronique et coûteuse, mais une valeur positive et vivante pour chacun. Une telle propagande a été déjà entreprise avec succès; elle pourrait être, sur certains points, utilement complétée et développée.

Sur le plan pédagogique, l'intérêt pour les richesses artistiques du pays peut être éveillé par la diffusion de publications illustrées, par des expositions, par des conférences. Il existe déjà quelques publications de cette sorte, sur Damas, sur Palmyre, sur Bosra, sur Alep; on pourrait aisément les multiplier; il importe qu'elles contiennent de belles photographies et qu'elles soient traduites en plusieurs langues. Après avoir organisé quelques expositions de peinture et inauguré avec éclat, au musée de Damas, les salles de Qasr el-Heir, la Direction générale des antiquités vient de faire, dans ce domaine, une expérience concluante : l'admirable exposition des trouvailles faites, en 1952, sur les champs de fouilles de Syrie connaît un succès mérité; nous avons pu constater l'afflux des visiteurs, souvent de condition modeste, devant les vitrines de Mari, de Ras-

Shamra et de Raqqa; ces visiteurs font, en même temps, le tour du musée et peuvent apprécier ses richesses. Il serait bien utile aussi que le gouvernement, qui favorise, par l'octroi de bourses d'études à l'étranger, la formation d'un personnel scientifique, et qui fait tant pour le développement des écoles, crée en Syrie, tant à Damas qu'à Alep, et déjà au degré secondaire, des enseignements sur l'histoire de l'art et les antiquités nationales.

Le développement du tourisme pourrait aussi puissamment servir la cause de la protection des monuments historiques, en montrant à la population que ceux-ci sont susceptibles d'entretenir une activité économique profitable. Les richesses artistiques de la Syrie sont encore, à cet égard, presque totalement inexploitées. Faute d'un équipement approprié et d'une propagande suffisante, le mouvement touristique, dans ce pays, reste encore très faible. Un organisme actif, appuyé par l'État, pourrait faire là une œuvre extrêmement féconde. Il suffirait d'améliorer quelques tronçons de routes, de créer dans des lieux bien choisis un ou deux hôtels simples, mais convenables, ou encore de ces « pavillons du tourisme » où le visiteur trouve la possibilité de se restaurer dans une ambiance agréable, pour attirer les étrangers vers un pays qui possède à la fois tant de beautés naturelles et de monuments admirables. Il est surprenant que des sites aussi captivants que Palmyre, Saint-Siméon ou le Krak des Chevaliers demeurent encore si difficilement accessibles. L'organisation de circuits touristiques, utilisant la route et l'avion, serait pourtant chose assez simple. L'exemple de la Grèce, où le tourisme, en peu d'années, a pris un essor remarquable et apporte aujourd'hui d'appréciables ressources à l'économie du pays, nous paraît à cet égard particulièrement instructif.

Quant à l'urbanisme, nous aurons à en parler d'une façon détaillée à propos de Damas et d'Alep. Bornons-nous ici à

déplorer que les monuments anciens soient encore trop souvent considérés comme des éléments indésirables par les auteurs de plans d'extension et d'aménagement, alors qu'ils devraient, au contraire, leur fournir les motifs les plus beaux et les plus attrayants, lors de la rénovation d'un quartier. La mise en valeur des édifices ne s'oppose nullement au développement normal d'une cité. Elle pose simplement un problème qu'il conviendra toujours d'étudier avec le concours d'experts qualifiés attachés à la Direction des antiquités. Effectuée avec goût, elle contribuera non seulement à intéresser quelques érudits curieux du passé, mais à attacher la population à des monuments dont elle éprouvera plus ou moins consciemment la beauté et qui lui apparaîtront bientôt comme un ornement nécessaire et familier de son existence quotidienne.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- DUSSAUD, R., *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927 (B.A.H., t. IV).
DUSSAUD, R., DESCHAMPS, P., et SEYRIG, H., *La Syrie antique et médiévale illustrée*, Paris, 1931 (B.A.H., t. XVII).
FEDDEN, R., *Syria*, Londres, 1947.
Guide Bleu, Syrie-Palestine, Paris, 1932.
HITTI, Ph. K., *History of Syria*, Londres, 1951.
HONIGMANN, E., dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopaedie...*, s.v. *Syria*, col. 1.549 à 1.727, Stuttgart, 1932.
LAMMENS, A., *La Syrie, précis historique*, Beyrouth, 1921.
Manual on the technique of archaeological excavations, Institut international de coopération intellectuelle, Paris, 1940. (Le texte de ce manuel a paru auparavant en français dans la revue *Museion*, vol. 45-46, n°s I-II, Paris, 1939, sous le titre « La technique des fouilles ».)
SAUVAGET, J., *L'architecture musulmane en Syrie*, *Revue des arts asiatiques*, VIII, 1934, p. 19-51.

DAMAS

FORMATION DE LA VILLE

Située à la limite du désert, au milieu des vertes étendues de la Ghouta fertilisées par le Barada, Damas trouve dans sa position géographique, dans ses eaux et dans ses jardins les principales raisons de son existence et de son développement. La structure de ses quartiers, l'architecture des maisons, des monuments, des rues expriment les diverses époques de sa formation, en rapport avec son histoire politique, ses industries et son commerce.

Le noyau de la ville actuelle se constitua avec le rattachement de la Syrie à l'empire d'Alexandre. A l'est de la cité araméenne surgit la cité grecque, construite sur un plan régulier formé d'îlots rectangulaires d'environ quarante-cinq mètres sur cent, plan établi en fonction des exigences urbaines, et qui peut être encore aujourd'hui considéré comme idéal.

La formation et le développement de la ville reçurent une impulsion décisive de sa participation à la vie de l'Empire romain. La plupart des grands travaux de renouvellement urbain furent exécutés sous les règnes de Septime-Sévère et Caracalla. L'importance relative des différentes rues dépendit alors de leur position par rapport aux portes de l'enceinte. Bab Charqi est encore un morceau de la porte orientale antique, située à l'extrémité de la rue Droite (*via Recta*), sur le tracé de laquelle on a récemment reconstruit une des baies d'un arc monumental. Tout autour de la grande mosquée sont conservés d'assez nombreux vestiges du sanctuaire de Jupiter Damascénien (assimilation romaine de Hadad), notamment, à l'ouest, la haute colonnade corinthienne d'un des propylées du péribole, avec de beaux fragments d'arcature et d'entablement.

Damas resta dans l'orbite de Rome puis de Byzance jusqu'à l'arrivée des Arabes, qui en firent avec la dynastie des Omeyyades la capitale d'un grand empire, le centre politique, culturel et religieux de l'islam. Le cœur en fut la grande mosquée, construite par le calife al-Walid sur l'emplacement du temple antique et de l'église Saint-Jean-Baptiste. Les architectes syriens adaptèrent leur plan à l'ensemble, incorporant au nouvel édifice quelques parties des constructions plus anciennes. Constantinople offrit la splendeur de ses mosaïques et de ses industries d'art

pour parer les surfaces de la vaste cour et du sanctuaire. La mosquée fut considérée comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture et vantée à l'égal de la mosquée d'Omar à Jérusalem.

L'avènement des Abbassides fit perdre à Damas son rôle de capitale : l'œuvre des Omeyyades fut anéantie, leurs institutions proscrites; pour mieux soumettre la population et prévenir toute manifestation hostile, l'enceinte fortifiée fut détruite. C'est une période d'anarchie et de désordres, qui détermine la création d'associations et le développement d'une vie corporative. La ville cesse d'être un organisme unique, dirigé par des autorités qui détiennent les pouvoirs publics et gèrent les biens de la communauté; elle se divise en quartiers autonomes, qui sont comme autant de petites cités, souvent rivales, avec leur organisation indépendante, leur mosquée, leur hammam, leurs souks, leur mur d'enceinte percé de portes, avec leur chef (*cheikb*) qui dispose d'une gendarmerie corporative.

Ces circonstances sont à l'origine d'un nouveau régime de la propriété et d'une nouvelle conception de la vie urbaine; de nouveaux organismes se forment pour défendre les droits des associations particulières, de caractère religieux ou corporatif.

ÉPOQUE AYYOUBIDE

Les atabegs Seldjoukides et les Ayyoubides, par leur ardeur pour le triomphe de l'islam sunnite et leur hostilité envers les Fatimides et les Croisés, redonnent à Damas le caractère d'un centre intellectuel et religieux, en même temps que d'une place forte. La répartition des divers quartiers, précédemment fondée sur les associations corporatives d'artisans, s'établit désormais selon les confessions religieuses : les chrétiens se concentrent et s'enferment au nord-est de la vieille ville; les israélites au sud-est; l'élément musulman occupe la partie occidentale, où sont alors construits de nombreuses madrasas et édifices publics. Là aussi s'élève la citadelle, pour laquelle on utilise une partie des matériaux et des fondations de l'enceinte romaine. Le démembrement de la cité est accentué par la formation de quartiers parfois éloignés de l'antique noyau urbain. Dans les régions



Plan de Damas.

isolées et sur la montagne, où l'ambiance est favorable à l'étude et à la prière, s'élèvent de nombreux couvents et madrasas ; on en compte encore aujourd'hui une cinquantaine ; beaucoup ont été détruits ; d'autres sont abandonnés et en ruines ; d'autres encore ont subi des transformations et sont incorporés à des constructions plus récentes.

Dans le noyau musulman de la vieille ville, nous trouvons le maristan de Nour ad-Dîn, « un des hôpitaux les plus célèbres du monde musulman ». C'est un édifice du plus haut intérêt malheureusement gâté par le caractère des constructions modernes alentour. Le portail a une riche et originale décoration d'alvéoles, un fronton classique et deux beaux vantaux ; le vestibule est couvert d'une petite coupole côtelée à bulbe, surmontée d'une sorte de tambour tronconique formé d'alvéoles superposés, visibles même de l'extérieur, comme c'est le cas au tombeau en briques de Zobéïd, près de Bagdad. La cour, avec deux beaux iwans, conserve des restes d'inscriptions, de claires-voies et d'incrustations de marbre.

La madrasa Nouriya, au sud de la grande mosquée, possède une coupole semblable au-dessus du mausolée. Le portail, en revanche, est caractérisé par le motif de la clef pendante, que nous retrouvons à la madrasa Adiliya, « chef-d'œuvre de stéréotomie et d'appareillage » conçu et exécuté selon le style et les méthodes de la Syrie du Nord. Cette dernière, digne siège de l'Académie arabe, a été l'objet de restaurations et d'aménagements exécutés avec beaucoup de soin. Avec elle, la madrasa Zahiriyah (aujourd'hui Bibliothèque nationale), maison du père de Saladin transformée par le sultan Baybars en collège funéraire, et la madrasa Aziziya (tombeau de Saladin) constituent, au nord de la grande mosquée, un bel ensemble de monuments qui conservent encore beaucoup d'œuvres d'art, d'inscriptions, de mosaïques, de portes et fenêtres anciennes.

La période de Nour ad-Dîn et de Saladin montre, dans le domaine de l'art, la double influence de la Mésopotamie et de la Syrie du Nord.

En dehors du noyau de la vieille ville et un peu au nord, dans la zone qui s'étend entre le fleuve et la moderne rue de Bagdad, on rencontre divers mausolées. Celui de Zayn ad-Dîn (« Sith ed-Châm », 1172) est le plus ancien exemple doté de coupole funéraire sur deux tambours ; celui de Sultân Hasan a une coupole à côtes et une curieuse décoration de stucs et de peintures ; la madrasa Chamiya Hors-les-Murs conserve un des plus beaux ensembles de plâtre sculpté de Damas, de belles inscriptions et l'armature de vitraux anciens. Le mausolée d'Ibn al-Moqaddam, émir d'Alep, est une construction typique de la Syrie du Nord. Plus à l'est et d'époque plus récente, la mosquée at-Tawba, qui reproduit le plan et la disposition de la mosquée des Omeyyades, est intéressante par son architecture et par ses éléments décoratifs (portail, mirhab, vitraux, etc.).

Le quartier Es-Salhiyé s'est formé, au flanc de la montagne, autour d'un riche ensemble de mausolées, de madrasas et de couvents, qui sont aujourd'hui en grande partie abandonnés ou utilisés de façon assez malheureuse. Nous trouvons là, dans une situation pittoresque sur le Nahr Yazid, d'importants vestiges d'un portique à colonnes du plus ancien couvent-madrasa d'Es-Salhiyé, et toute une série de monuments construits par des notables de la cour de Nour ad-Dîn et de Saladin. Ce sont pour la plupart des mausolées avec coupole en briques, parfois côtelée, parfois double, portée sur deux tambours décorés d'arcades et de niches lobées ou jumelles. Beaucoup contiennent de beaux tombeaux en bois sculpté, des vitraux anciens, des linteaux décorés d'élégantes inscriptions et de blasons.

La mosquée Mozaffari, construite en 1202, possède une décoration particulièrement intéressante et originale ; c'est la plus

ancienne mosquée ayyoubide, et son plan rappelle celui de la mosquée des Omeyyades. Des colonnes antiques, avec leurs chapiteaux, sont remployées dans les arcades de la cour. Les sept portes de la salle de prière ont conservé leur linteau de bois sculpté (décor à défoncement linéaire) ; deux d'entre elles sont encore surmontées de claires-voies en plâtre ajouré. A l'intérieur, plusieurs fenêtres ont de beaux vitraux anciens.

Il faut signaler encore la madrasa Atabakiya, collège funéraire de la princesse Tarkan-Khatoun, avec un beau portail à alvéoles, qui paraît aujourd'hui enfoncé en raison de l'adjonction de structures qui cachent les colonnes d'angle. La disposition des alvéoles, l'appareil des claveaux de l'arcade et le modelé des corniches ont un caractère original, mais un peu rude.

Ce quartier s'est, par la suite, beaucoup développé et étendu, notamment par l'adjonction de quartiers voisins : le quartier kurde à l'époque de Saladin, et le Mohadjirine à la fin du XIX^e siècle. Le centre en est aujourd'hui la mosquée Mohiy ad-Dîn, bâtie en 1518 par le sultan Selim sur la tombe du célèbre mystique, et qui contient aussi la tombe d'Abd el-Kader ; elle possède un beau minaret et une remarquable décoration de faïences.

É P O Q U E M A M E L O U K

Au début de la période mamelouk, Damas poursuit son évolution et son expansion : pour répondre aux goûts de l'époque elle développe ses industries d'art, se spécialisant dans les articles de luxe. Même les Croisés favorisent ses relations avec le monde occidental ; comme Alep, elle entretient des rapports commerciaux avec la France méridionale, avec Gênes, Pise et Venise. Ses produits artistiques : les soies, les cuivres, les lames damasquinées, les émaux, les verres, sont recherchés partout. Cette activité détermine une nouvelle extension des souks, au nord de la citadelle, dans la zone du marché aux chevaux, où fut construite, en 1264, la mosquée Yelboghâ.

A l'exemple des sultans du Caire, les gouverneurs, les chefs militaires et leurs familiers édifièrent alors en grand nombre des madrasas (collèges pour l'enseignement du Coran) et surtout des mausolées. Ceux-ci s'échelonnèrent de préférence le long de la route vers La Mecque, « afin que le fondateur puisse profiter des prières des pèlerins à leur passage ». Il se forme ainsi en bordure de cette route un nouveau quartier, El-Midan, dont le caractère s'accorde avec la nature particulière du trafic et du commerce en rapport avec le pèlerinage. El-Midan est un faubourg de trois kilomètres de long, qui s'articule avec la cité par l'intermédiaire d'un nouveau groupe de souks (es-Sinaniyé), hors de la porte occidentale de l'enceinte, entre les quartiers de Chagour et de Qasr el-Hajjaj ; il absorbe le village de banlieue el-Qbeybat (« les petites coupoles ») et se termine à Bab-Allah (la porte de Dieu), où les pèlerins « quittent la ville pour gagner la maison sacrée de Dieu ».

Il serait trop long d'énumérer ici tous les monuments de cette période qui existent dans ces quartiers. Même l'inventaire du Service des antiquités ne les nomme pas tous. Bien souvent un minaret, une fontaine, une madrasa qui n'ont pas été classés présentent cependant un notable intérêt, soit qu'ils contribuent au caractère de l'ambiance, soit qu'ils possèdent des éléments originaux, parfois peu apparents en raison des transformations qu'ils ont subies ou de mauvaises restaurations.

Nous ne mentionnerons que quelques monuments, qui se distinguent par un caractère original ou significatif. Telle est,

au début du Midan, la tourba Afridouniya (« Jami el-Ajami »), école coranique et mausolée du négociant persan Afridoun, mort en 1348. Sa façade à assises blanches et noires est parfaitement composée, et tous les éléments décoratifs y sont harmonieusement adaptés. Le répertoire en est abondant (corniches, œils-de-bœuf, portail à incrustations et coquilles, pans coupés à stalactites, inscriptions, claveaux emmanchés, panneaux à entrelacs); et beaucoup ont été répétés par la suite, dans d'autres monuments, avec une intention purement ornementale.

On rencontre un peu plus au sud un petit mausolée anonyme, appelé Weli Chaybani. Son architecture est sobre et bien composée. La façade, d'un appareil soigné, a, comme dans la plupart de ces monuments, un portail à alvéoles. Les deux fenêtres sont liées par un même linteau, composé de trois rangées de pierres, dont une, celle du milieu, est faite de claveaux emmanchés; au pilastre qui les sépare correspond un œil-de-bœuf. La coupole, sur un haut tambour à seize fenêtres, est percée de trous de lumière.

Presque à mi-chemin du Midan, le double mausolée d'Araq appartient à la même époque (1349). Son plan est déjà plus complexe. Sa façade polychrome est ornée d'incrustations de faïence bleu turquoise autour du portail à stalactites et décor passementé. Là aussi, les pans coupés ont d'élégants raccords alvéolaires, et la longue fasce des linteaux partage horizontalement la façade de l'appareil bichrome de ses claveaux emmanchés, à répétition redoublée et contrariée. Les claveaux radiés des œils-de-bœuf se multiplient et forment comme une auréole de quilles. Les linteaux sont enrichis de motifs géométriques et floraux. Et une modénature en doucine lie toute la composition de la façade.

Les éléments architectoniques et décoratifs, utilisés dans ces édifices avec un sens très vif de l'équilibre et de l'harmonie, sont plus tard repris et multipliés pour enrichir surabondamment les surfaces, jusqu'à donner cette impression d'incohérence et d'irrationnel en même temps que de décadence artistique qui caractérise la dernière période mamelouk.

Déjà plus riche, mais encore bien composé et équilibré, est le mausolée de Yachbak (1377), avec coupoles sur glacis d'alvéoles. La façade est axée sur le portail à stalactites, et les rosaces des œils-de-bœuf constituent un bandeau horizontal auquel correspond, dans l'embrasure du portail, un panneau orné d'incrustations de marbre et de faïence à dessin d'entrelacs autour du blason mamelouk.

Les mêmes caractères se retrouvent dans la madrasa Rachidiyé, dont le portail a été récemment tronqué pour y loger une petite construction parasitaire, et où la belle composition de la façade est en partie masquée par des structures modernes.

Parmi les dernières productions de la période mamelouk, il faut encore mentionner la madrasa Sabouniya, la madrasa Sibaiya, à l'extrémité occidentale de la rue Droite, et la madrasa al-Mouradiya. Par leur situation en vue, par les courbes de leurs coupoles et les fûts de leurs beaux minarets, elles contribuent à créer des ambiances caractéristiques dans la perspective de la rue.

A la même période appartiennent encore quelques autres monuments situés soit dans la vieille ville, soit dans les quartiers immédiatement au nord. Nous avons déjà mentionné la mosquée Yelbogha, dont le plan rappelle celui de la mosquée des Omeyyades; on y remarque la belle structure des niches et des fenêtres à alvéoles, de magnifiques bandeaux de plâtre sculpté, des vitraux, les portails et le minaret. Cette mosquée mériterait d'être mieux mise en valeur.

Un beau groupe d'édifices sont dus à Tingiz, vice-roi de Syrie. De la mosquée qui porte son nom, il n'a subsisté que le beau minaret et les deux portails, à la suite des travaux d'amé-

nagement urbain effectués à l'avenue an-Nassr. Mais on voit sur la rue Droite le double mausolée de son épouse (tourba Koukabaiya), et un peu plus loin la Dar al-Hadit, école de tradition prophétique.

Les derniers monuments de cette période sont les deux beaux minarets dans le souk de Bab Jabiya, avec leurs plans superposés et leur riche décor, et celui de la mosquée al-Moallaq, où l'appareil dessine, au moyen de pierres noires, une ligne continue autour des niches et des rosaces.

ÉPOQUE OTTOMANE

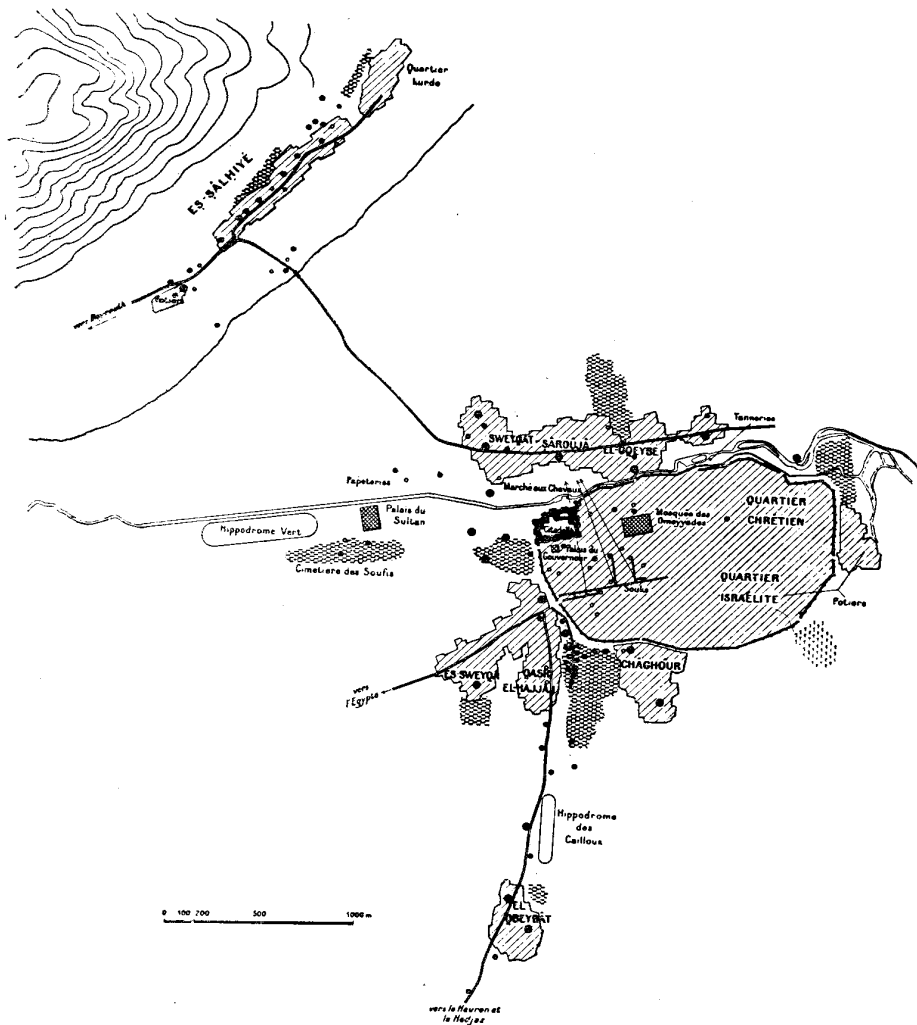
La fin de la période mamelouk est marquée par une grave crise économique, aggravée par des désordres et des ravages (Tamerlan), comme aussi par les découvertes portugaises, qui déplacent les routes traditionnelles du commerce. Damas reprend son essor avec la formation de l'Empire ottoman, qui élargit ses frontières économiques et politiques. Le régime des capitulations ouvre les ports turcs aux négociants européens. Et le pèlerinage de La Mecque, qui se forme à Damas, réclame de la cité les moyens nécessaires pour effectuer ses préparatifs et rassembler ses approvisionnements avant d'affronter le désert.

Telles sont les conditions qui déterminent la construction de nombreux khans, avec leur cour à portiques, leurs boutiques, leur écuries, et à l'étage les chambres pour loger. La cité n'a plus aucun intérêt stratégique et militaire. Les fortifications, déjà rendues inutiles par l'agrandissement de la ville et la formation des quartiers extérieurs, sont abandonnées; les fossés se comblent; la citadelle tombe en ruines. Le pacha, entouré de l'aristocratie turque, a ses services et sa résidence au sérail, hors de l'enceinte, au lieu appelé Qanawat (les prises d'eau), près de l'aqueduc romain.

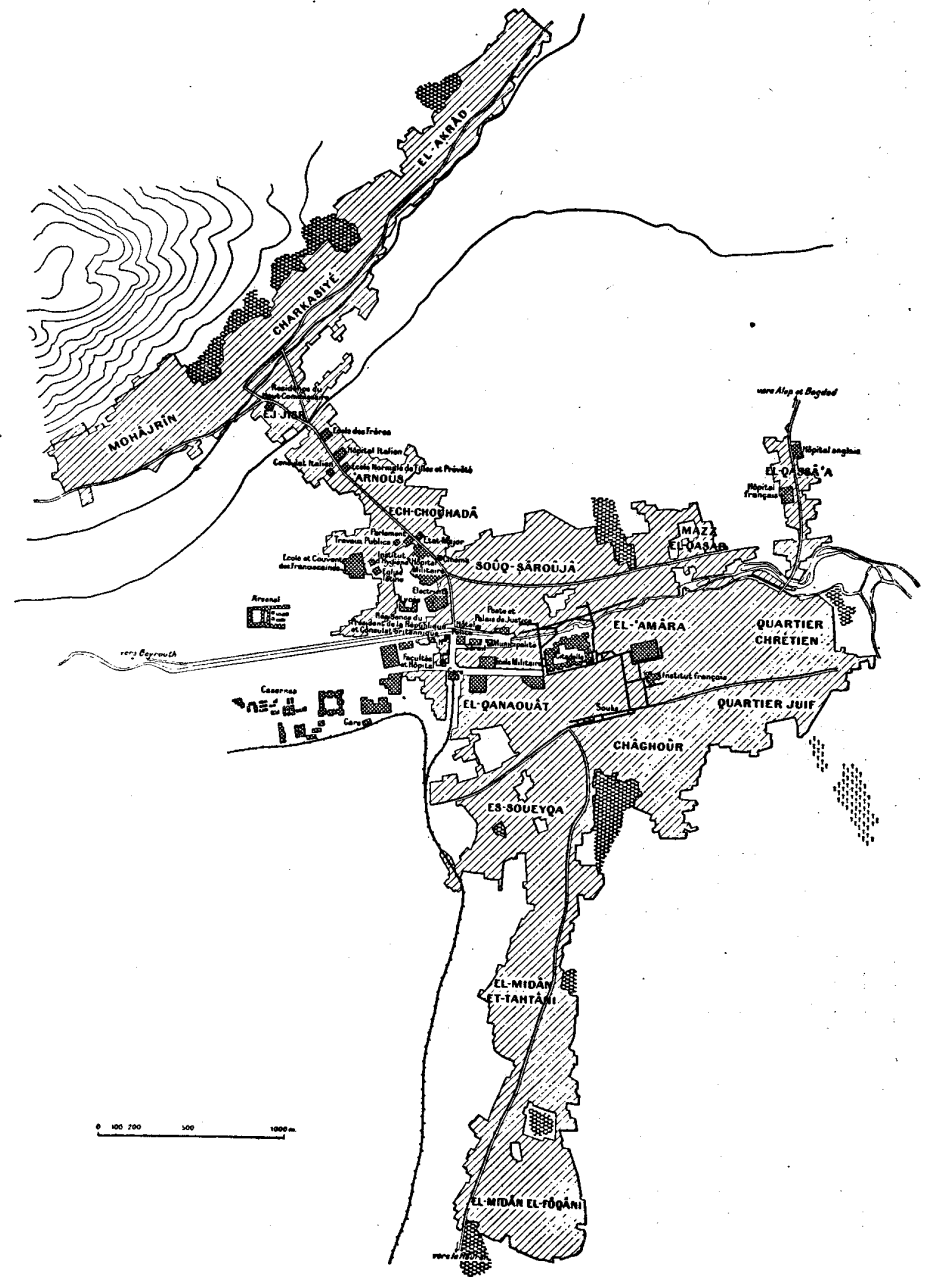
C'est dans cette direction que surgissent les deux grandes madrasas impériales : la Solaymaniya (1554), construite par le célèbre architecte turc Siman, autour de la Suleymanié de Constantinople, et la Salimiya (1566), construite sous la direction d'un architecte persan. Avec leurs grandes coupoles contrefortées, le double encadrement des petites coupoles qui couvrent les portiques et les chambres, avec les fûts élancés des minarets à étoile, avec l'aménagement des fontaines, des arbres et des fleurs, ils constituent un ensemble architectural et toute une ambiance particulièrement caractéristiques, conformes au goût de Constantinople qui s'acclimata sans peine à Damas.

A la Solaymaniya, nous trouvons un riche répertoire des motifs architectoniques et décoratifs propres à cette période et à ce style : incrustations de marbre et vastes applications de faïences sur les murs et sur les tympans des portes et des fenêtres; arcades en carène à claveaux alternativement blancs et noirs; abondant usage des stalactites, des niches à coquilles imbriquées, des linteaux à claveaux emmanchés polychromes, dont le dessin devient toujours plus riche et plus compliqué. Les chapiteaux ont la forme de tétraèdres assemblés et sont rehaussés de couleurs, bleu et rouge. Les astragales des colonnes et leurs ceintures de base sont en bronze doré. Toutes les surfaces sont en assises de couleurs alternées.

Nous retrouvons les mêmes éléments dans les constructions dues au gouverneur Dervich-Pacha, groupées en de belles perspectives au départ de la voie du pèlerinage, à l'ouest de la vieille ville. La façade de la mosquée ed-Derwichiyé est faite d'assises alternées noires et blanches; le haut minaret polygonal est revêtu de peinture verte; toute la composition est



Damas au XVI^e siècle



Damas aujourd'hui

(D'après J. SAUVAGET, *Revue des études islamiques*, vol. IV, 1934.)

surmontée d'une grande coupole entourée d'une couronne de coupolettes. L'édifice est lié architectoniquement au mausolée voisin par un arc qui enjambe la rue. Les dessins, les formes, les couleurs sont disposés sur les façades avec la plus extraordinaire fantaisie. La coupole du mausolée, posée sur un tambour irrégulier, se gonfle en un bulbe pointu. Plus tard, un peu plus au sud, dans la même rue, Sinan-Pacha construisit sa mosquée, en l'insérant dans les souks de Bab Jabiya; elle présente les mêmes éléments et les mêmes caractères (minaret revêtu de faïence verte, grande coupole, arcs infléchis, chapiteaux géométriques, etc.); elle a surtout dans l'ambiance de la rue le même caractère spectaculaire, constituant un point de mire entre les souks et la voie de La Mecque.

Dans le cadre de la vieille ville, entre la grande mosquée et la rue Droite, on édifia alors des khans et deux nouveaux hammams.

Dervich-Pacha construisit le khan al-Harir, où se mêlent curieusement les traditions architecturales syrienne et turque. C'est une belle composition, avec des portiques entourant la cour et, à l'étage, deux séries de chambres desservies par un corridor, que couvre un triple encadrement de coupes.

Dans la même région, le khan al-Goumrok, où un hall couvert vient remplacer la cour centrale, a six grandes coupes sur pendentifs. Le même plan se retrouve, plus développé, au khan Soleyman-Pacha (1732), où la cour est couverte de deux grandes coupes. Ici s'allie à une composition plus ample et à la combinaison des vastes volumes contenus par l'architecture la persistance de la bichromie, non seulement dans les assises noires et blanches des murs, mais aussi dans l'appareillage des claveaux, des arcades et des pendentifs. Quelques années plus tard. Asad-Pacha, qui fut vali de Damas et chef du pèlerinage pendant quatorze années consécutives, construisit un nouveau khan, et, entre le khan et la grande mosquée, sa maison.

Le khan a une façade qui, par sa composition, rappelle l'architecture vénitienne de la Renaissance et qui se rattache, par la technique de la construction et par le choix des motifs décoratifs et des matériaux, aux meilleures traditions artistiques de la Syrie du Nord. Les mêmes éléments se retrouvent, repris et multipliés, dans la construction de l'habitation (palais Azem, 1749), où l'on trouve la disposition traditionnelle des grandes demeures syriennes, avec ses deux groupes de pièces absolument distincts (selamlık et haremlık), ses cours, ses portiques, ses iwans, ses bassins et ses jets d'eau.

Ainsi Damas continue-t-elle aujourd'hui encore, comme dans les périodes les plus anciennes de son histoire, à assimiler et à mettre en œuvre les motifs d'art et de culture qui, suivant les grandes routes du trafic, convergent vers son oasis, entre l'Anti-Liban et le désert.

MISE EN VALEUR DES MONUMENTS

Notre étude sur la formation de la ville et de ses divers quartiers a tenté de mettre en lumière le caractère et la fonction de quelques ensembles monumentaux qui, opportunément restaurés et aménagés, pourront mieux faire valoir les monuments eux-mêmes en même temps qu'ils donneront à la ville toute entière plus d'intérêt et plus d'attrait. Il ne faut pas perdre de vue que, dans les vieux noyaux urbains, il n'y a pas seulement des édifices isolés, que la loi oblige de conserver; il y a toute une architecture formée par les siècles, une sorte de pétrification de l'histoire, des coutumes, des besoins même de la population.

Un monument a toujours en soi une valeur positive en tant qu'œuvre d'art; mais il en a une plus grande s'il est inscrit dans un ensemble de constructions qui met en évidence sa destination et son histoire, les proportions de ses volumes et de ses formes. Chaque monument est, dans le complexe architectural de la cité, comme un dé d'une mosaïque: si précieuse que soit chaque petite pierre, c'est l'ensemble de la composition qui en fait la valeur.

Il y a certes aussi dans les vieux quartiers des éléments dépourvus d'intérêt, des constructions parasitaires ou malsaines. Comme un organisme vivant, une vieille cité a ses maladies et ses vices. Mais l'élimination de tels inconvénients réclame un soin minutieux, une exacte évaluation des éléments qu'on désire modifier ou supprimer, et auxquels on ne touchera qu'avec la prudence qu'exigent aujourd'hui les méthodes critiques utilisées pour les restaurations et pour les fouilles. Il n'est pas possible de dire *a priori* ce qu'il convient de faire. Il n'est pas possible de tracer avec la règle et le compas de nouvelles rues, de nouveaux alignements, de nouvelles places. La démolition d'un vieux complexe urbain peut mettre au jour des structures, des débris, des œuvres d'art qui viendront enrichir le patrimoine archéologique ou éclaircir des problèmes historiques ou artistiques. Tout cela a son importance pour la vie culturelle et spirituelle du pays. Les exemples ne manquent pas des difficultés que soulève la présence des monuments pour l'exécution de plans d'urbanisme élaborés pourtant avec l'intention de respecter les édifices protégés par la loi. Il suffit de rappeler la mosquée Tingiz, aujourd'hui réduite à ses deux portails et à son minaret en saillie sur la rue.

Nous constatons avec plaisir que les nouveaux quartiers ont eux aussi leur caractère et leur beauté. Ce caractère se dessine toujours plus, à mesure que les nouvelles constructions, profitant des expériences déjà faites, s'adaptent mieux à l'ambiance, aux habitudes et au climat. Si les nouvelles rues sont souvent trop ouvertes, présentant une architecture parfois un peu rigide (en raison des structures trop apparentes du ciment armé), parfois prétentieuse et déclamatoire (en raison de l'accumulation de motifs décoratifs mal compris), elles s'harmoniseront davantage avec l'ensemble de la ville lorsque les arbres auront poussé, pour venir remplir de verdure les espaces trop grands et atténuer la lumière.

Nous ne pouvons cependant pas cacher notre perplexité en présence des résultats obtenus par l'application du nouveau plan d'urbanisme et des nouveaux lotissements dans la zone qui s'étend entre le flanc méridional de la citadelle et la rue Droite. Là, au dédale des souks et des ruelles irrégulières coupées de saillies, s'est peu à peu substitué un aménagement fait de petites parcelles sur plan en damier. Les monuments sont perdus, et comme suffoqués, entre les constructions modernes à plusieurs étages. Les coupes et le minaret de la mosquée Dervich-Pacha sont écrasés par le voisinage du haut bâtiment populaire surgi sur son flanc. On en peut dire autant de plusieurs mausolées et du Mouristan, le fameux hôpital de Nour ad-Dîn, un des monuments les plus originaux et les plus intéressants de Damas.

Il ne convient certes pas d'encourager le dessein — par ailleurs coûteux — de déplacer un monument en le démolissant pour le reconstruire à quelque distance, comme on a projeté de le faire pour isoler la mosquée des Omeyyades.

Les souks avec leurs khans, les hammams, les mosquées, les madrasas constituent le plus souvent un organisme cohérent et harmonieux, dans son architecture et dans sa fonction; il doit être conservé dans son ensemble, et non dans certaines de ses parties. Le système actuel de classement des monuments devrait être complété en tenant compte des ensembles archi-

tecturaux, et non seulement des édifices pris isolément. Il est nécessaire de répéter clairement qu'on n'entend pas ainsi couper court à toute initiative d'amélioration ou au développement logique d'un quartier. On désire simplement montrer que de tels ensembles réclament des critères, des méthodes et des moyens différents de ceux qui peuvent être appliqués par les bureaux techniques d'une municipalité, où seuls sont pris en considération les intérêts particuliers et les avantages immédiats. Il aurait fallu, par exemple, pouvoir empêcher qu'à côté de la façade sud de la madrasa Zahiriya (Bibliothèque nationale) ne surgisse une maison moderne de couleur et de formes prétentieuses et vulgaires. Un autre exemple de ce qui ne devrait pas être permis est toute la nouvelle architecture de la rue Seleymani, voisine du khan al-Goumrok. Les constructions neuves dans les vieux quartiers devraient être attentivement étudiées, du point de vue de leur aspect et de leur couleur, dans le double but d'améliorer la situation actuelle et de mettre en valeur les monuments qui sont des éléments de noblesse et de beauté dans l'ensemble de la cité. Le critère du rendement ne peut être appliqué brutalement aux produits de la culture et de l'esprit. C'est pourquoi nos jeunes urbanistes devraient renoncer à chercher une compensation aux dépenses engagées pour l'établissement d'une place en étoile, ou pour le percement de larges rues, dans la mise en valeur inconsiderée des terrains des vieux quartiers, où les maisons ne donnent qu'un faible revenu, ou dans la récupération des hammams, des madrasas et des jardins, dont le revenu est nul.

Nous pensons à l'importance que pourrait prendre, du point de vue esthétique et pratique, le noyau de la vieille ville si l'on aménageait différemment la citadelle. Ici, l'intérêt monumental saute aux yeux; il suffit de penser aux magnifiques structures des façades et des tours, à la beauté du portail à alvéoles de l'entrée orientale. Aujourd'hui, les bâtiments sont utilisés de façon peu heureuse comme caserne et comme prison. Toute utilisation nouvelle devrait prévoir l'incorporation des espaces intérieurs à la vie de la cité, par la création d'un jardin public qui pourrait être un des plus beaux de Damas et que des percées relieraient aux rues de la ville. Un architecte entreprenant, assisté d'une commission d'étude, pourrait adapter avec bonheur les belles et puissantes architectures aux besoins de quelque institution d'intérêt public. Suggérons, à titre d'exemple, qu'une faculté universitaire pourrait ici trouver place, avec une « maison de l'étudiant » comprenant des logements pour étudiants et professeurs ne résidant pas à Damas, une bibliothèque, des salles d'étude, de conférences et d'expositions; la mosquée devrait être rendue à la prière; et des locaux pourraient être heureusement aménagés pour les divertissements, avec cinéma, café, restaurant, etc. Le dégagement de la façade occidentale donnerait à la grande avenue d'an-Nassr une perspective vraiment imposante et monumentale. Par un aménagement de cette sorte, au lieu d'être comme aujourd'hui un obstacle au développement de la ville, la citadelle serait rendue à la vie publique et, dans sa destination nouvelle, viendrait enrichir le patrimoine social de la cité et du pays.

La grande mosquée des Omeyyades est le monument le plus important de Damas. Mais en raison de son histoire et des dommages qu'elle a subis par suite des dévastations, des tremblements de terre et des incendies, elle se présente aujourd'hui comme un ensemble assez hétérogène d'éléments artistiques et structuraux de valeur diverse. Il serait désirable que le programme de restauration et de valorisation, déjà heureusement mis en œuvre par les soins des wakfs et de la Direction générale des antiquités, fût complété et amplifié, grâce à des moyens financiers adéquats, pour donner à ce vaste complexe un meilleur

leur aspect, digne de son intérêt historique et artistique comme de son rôle de centre religieux de la capitale de la Syrie.

Aujourd'hui, les parties anciennes (mosaïques, colonnes, stucs, mirhab, qoubbet, etc.) paraissent comme détachées et mortes; on dirait qu'elles n'appartiennent plus à la mosquée, et que, sous certains aspects, elles lui sont à charge. La restauration doit avoir pour but la mise en valeur de ce patrimoine d'art et d'histoire. Elle doit être préparée par une étude critique permettant d'apprécier très exactement la valeur des différents éléments; elle doit aussi prévoir des travaux destinés à faire de cet ensemble un tout organique, à lui rendre son unité et sa cohérence. C'est un travail complexe et difficile, qui réclame la collaboration d'artistes et de savants, mais qui, exécuté avec les soins voulus, peut rendre à la cité la splendeur décantée de son plus grand édifice religieux.

A titre purement indicatif, et selon nos premières impressions, nous voudrions mettre ici en évidence les éléments dont il faudrait tenir compte dans un programme d'aménagement et de restauration. Il est manifeste que les parties du plus grand intérêt historique sont les plus anciennes: colonnes, chapiteaux, corniches, inscriptions, fragments de murs et d'arcades, etc. Ce sont des souvenirs d'une civilisation morte; on les conservera comme des reliques, en raison de leur valeur documentaire et culturelle. Sous leur aspect de ruines et de fragments, elles ont aussi une valeur décorative; rien ne justifierait une entreprise de restauration pour les compléter.

Les parties qui proviennent de la première construction omeyyade (arcades et chapiteaux, mosaïques) ont aussi un intérêt historique et archéologique de premier ordre. Mais la mise en valeur pose ici un problème plus difficile, parce qu'elles appartiennent en même temps à l'organisme vivant de l'édifice actuel. De plus, leur valeur esthétique est immense.

L'intérieur de la salle de prière, dans la partie centrale du transept, montre la succession des époques, des restaurations et des reconstructions. Ce n'est plus là que converge aujourd'hui l'intérêt; on a plutôt l'impression d'une sorte de diaphragme qui sépare les deux ailes des nefs. Les vestiges de mosaïques sur le mur nord, sales et dégradés, font des taches sombres sur le fond blanc du mur. Les quelques belles fenêtres anciennes sont accompagnées de nombreuses autres, modernes, d'un dessin banal, avec des vitres de couleurs violentes. Le placage en marbre des quatre piliers centraux, grossis pour en accroître la solidité, n'a pas d'intérêt. La paroi sud présente les mêmes inconvénients esthétiques, la même absence d'unité et d'harmonie; le mirhab, fin travail d'incrustation, l'inscription coranique en faïence, les trois grandes fenêtres inférieures d'un dessin minutieux, le beau plafond doré, ne s'accordent pas avec le reste.

Nous pensons que, dans cette partie du transept, il conviendrait de supprimer le revêtement blanc des parois, des arcades et du tambour de la coupole, pour laisser apparaître la structure en pierre qu'on entrevoit. Déjà des deux côtés, dans les nefs, les parements de pierre sont visibles. On préconisera, par la suite, le remplacement des fenêtres supérieures, la modification de la couleur des poutres du plafond et un nouveau système d'éclairage qui élimine les lampes actuelles. Il ne manque pas aujourd'hui, en Syrie, d'artistes et d'artisans capables d'exécuter des travaux de valeur. En leur procurant du travail, on contribuerait à maintenir vivante une glorieuse tradition et l'on encouragerait une activité qui risque d'être bientôt étouffée par le travail à la machine.

Ce qu'on vient de dire du sanctuaire pourrait être répété pour la cour, pour le vestibule et pour les portails. A côté d'œuvres de haute valeur, comme les mosaïques, les chapiteaux,

la qoubba, les minarets et les portes, nous trouvons de nombreux éléments privés de signification et d'intérêt, ainsi les portes vitrées et les avant-toits modernes, le placage de marbre de style néo-classique, et quelques parties du pavement du portique, faites de plaques de ciment.

Dans le portique ouest, de larges taches blanches sur les mosaïques montrent l'insuffisance de la restauration effectuée. Dans la partie nord-est, lors des travaux exécutés avec beaucoup de soin par la Direction générale des antiquités, on a teinté les zones dépourvues de mosaïques d'une couleur qui s'apparente à celles-ci. C'est une solution excellente, bien qu'à côté des surfaces vibrantes des mosaïques les surfaces peintes soient d'un effet un peu terne; peut-être obtiendrait-on un résultat encore plus satisfaisant en mêlant à la couleur un peu de poudre de marbre, qui en varierait légèrement le ton.

L'œuvre d'aménagement doit naturellement s'étendre à l'ensemble, comme l'ont d'ailleurs prévu les bureaux techniques qui ont projeté l'isolement de la grande mosquée par la création de nouvelles voies de circulation. Pour porter un jugement sur ce projet, il convient de garder présent à l'esprit que la grande mosquée n'est pas un édifice isolé, mais qu'elle exerce tout autour d'elle un rayonnement historique et fonctionnel sur l'ambiance et sur l'architecture externes, avec les ruines monumentales des temples antiques et des églises, avec les mausolées, les madrasas, les khans et les souks.

Du côté nord, il n'y a pas moins de cinq monuments de premier ordre. La madrasa Adiliya (Académie arabe), avec son beau portail à clef pendante, a été considérée comme « un chef-d'œuvre de stéréotomie et d'appareillage ». En face d'elle, la madrasa Zahiriya (Bibliothèque nationale), ancienne maison du père de Saladin, fut transformée en collège funéraire par le célèbre sultan Baybars. Contiguë à la grande mosquée, la madrasa Aziziya abrite la tombe de Saladin, dans un mausolée présentant la caractéristique coupole à côtes sur tambours de huit et de seize côtés; ce mausolée a été récemment restauré d'une façon vraiment exemplaire, notamment pour l'aménagement de l'ambiance extérieure. En face de l'entrée nord, la madrasa Jaqmaqiya et la tourba al-Ikhnaiya recueillent, comme des propylées, la belle perspective de la colonnade byzantine, du portail et du minaret.

Les autres faces de la mosquée ont un rayonnement monumental aussi intéressant, quoique moins immédiatement évident. Souvent un khan, un souk, un hammam, du seul fait qu'ils sont encore en usage, ne révèlent pas au profane les valeurs artistiques qu'au contraire des ruines laissent aussitôt paraître. Cependant, le complexe des constructions qui se trouvent au sud-ouest de la grande mosquée présente tous les caractères d'une bonne architecture. A travers le khan al-Goumrok, avec ses six grandes coupoles sur pendentifs, et le grand khan al-Harir, avec la triple série de ses coupolettes à l'étage, on passe au riche et plaisant palais Azem, où l'on va fort opportunément installer un musée folklorique et les services du tourisme; puis, par la belle façade du khan Asad-Pacha, on parvient au souk Midhat-Pacha (rue Droite). D'après le projet du plan d'extension, cette rue devrait être élargie; nous espérons que cela sera fait avec toutes les précautions nécessaires pour éviter les inconvénients déjà signalés, et nous souhaitons que cette rue puisse être conservée avec son caractère actuel, tout au moins dans sa partie occidentale, où les souks ont encore tant de vitalité et d'intérêt. Nous voudrions insister ici sur le grand agrément des souks, surtout dans les saisons extrêmes; ils protègent la foule des piétons contre le soleil et contre la pluie, contre le vent et la poussière; ils constituent dans leur ensemble comme un

dense réseau naturel, où les monuments s'insèrent en créant des perspectives et des points de repère; ainsi les beaux minarets de la mosquée Hicham et de la madanet el-Qali, ainsi les façades et les coupoles de la madrasa Sibaiya, des mosquées Dervich-Pacha et Sinan-Pacha.

Nous pourrions poursuivre notre argument en examinant l'intérêt et le caractère des quartiers du Midan (avec le bel ensemble monumental du cimetière de Bab-Saghir), de Souk-Sarouja et de es-Salhiyé. Nous avons déjà insisté sur ce point en retraçant l'histoire, et nous ne ferions que répéter ici les mêmes considérations sur l'opportunité de conserver leur ambiance caractéristique.

Pour conclure, et afin d'éviter tout malentendu, nous voudrions encore attirer l'attention de nos jeunes urbanistes, épris de rues larges et droites, sur la question du caractère pittoresque, dont nous avons pris la défense, et de l'intérêt touristique, dont une cité riche en œuvres d'art peut tirer profit.

Nous estimons que peu d'ensembles urbains présentent autant d'attrait romantique et pittoresque que ceux dont nous venons de parler. Mais nous devons bien spécifier que, par pittoresque, nous entendons cet apparent désordre qui a sa justification, sa raison d'être et sa beauté, parce qu'il a surgi spontanément et naturellement, s'adaptant dans chaque cas et de la meilleure manière possible aux conditions préexistantes, et qu'il exprime une plénitude de sentiments et de vie. C'est pourquoi ses divers éléments se combinent avec bonheur et sont nécessaires l'un à l'autre. C'est le caractère de ce « pittoresque » que nous estimons digne d'être préservé et mis en valeur, à l'exclusion de tout ce qui est une manifestation d'abandon, de laisser-aller et de saleté.

Pour ce qui concerne l'intérêt touristique, nous ne prétendons pas qu'il faille sacrifier la vie et le développement d'une cité et subordonner tout son aménagement au goût des étrangers en chasse de curiosités et d'extravagances. Nous voulons simplement indiquer que le tourisme peut constituer une invite à présenter et à valoriser ce qui, dans une cité, mérite vraiment d'être connu, admiré et aimé.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ABDUL-HAK, S., et MOAZ, K., *Aspects de l'ancienne Damas*, Direction générale des antiquités, Damas, s.d.
- DE LOREY, E., et VAN BERCHEM, M., « Les mosaïques de la mosquée des Omeyyades à Damas », *Monuments Piot*, vol. XXX, 1929, p. 111-139.
- ECOCHARD, M., et LE CŒUR, C., *Les bains de Damas*, 2 vol., Institut français de Damas, Beyrouth, 1942-1943.
- HADDAD, G., *Damas et la Syrie du Sud*, Damas, 1952.
- HARTMANN, R., *Encyclopédie de l'islam*, s.v. «Damas», Leyde et Paris, 1913, p. 926-934.
- HERZFELD, E., « Damascus, studies in architecture », I, II, III et IV, *Ars islamica*, vol. IX, 1942, p. 1-53; vol. X, 1943, p. 13-70; vol. XI-XII, 1946, p. 1-71; vol. XIII-XIV, 1948, p. 118-138; et comptes rendus de J. Sauvaget dans *Syria*, vol. XXIV et XXV, 1944-1945 et 1948, p. 211-231 et 259-267.
- Les monuments ayyoubides de Damas*, livraisons I, II, III et IV, Institut français de Damas, Paris, 1938-1940-1948-1950.
- SAUVAGET, J., *Les monuments historiques de Damas*, Beyrouth, 1932.
- « Esquisse d'une histoire de la ville de Damas », *Revue des études islamiques*, 1934, p. 421-480.
- « Le plan antique de Damas », *Syria*, vol. XXVI, 1949, p. 314-358.
- WATZINGER, C., et WULZINGER, K., *Damaskus (I : Die antike Stadt ; II : Die islamische Stadt)*, 2 vol., Berlin et Leipzig, 1921-1924.

ALEP

CARACTÈRES DE L'ARCHITECTURE DE LA VILLE

La citadelle d'Alep, qui couronne comme une dentelle naturelle la colline formée par les ruines accumulées des plus anciennes civilisations, avec son profond fossé, avec ses glacis abrupts et grandioses, fixés au sol par des fûts de colonnes, est vraiment le symbole de la cité qui, au cours de sa longue histoire, a résisté aux événements qui appelaient, tout alentour, la ruine et la mort. A ses pieds s'est comme pétrifié, sous les formes d'une architecture à la fois rationnelle et fleurie, le réseau serré des artères qui convergent du désert et de la mer.

Alep a toujours été considérée comme la ville clef des routes et des échanges. Les entreprises guerrières ont marqué des arrêts dans son développement, qui a sa logique propre, son unité et sa cohérence, en dépit des changements survenus dans les conditions politiques. A l'époque séleucide, et plus tard pendant la période romaine et byzantine, elle n'a cessé d'accroître ses relations et son influence; elle devient alors la véritable métropole de la Syrie du Nord. Antioche conserve la prépondérance culturelle; Alep est la cité du commerce, de l'industrie et du travail.

Dans l'art de bâtir aussi, Alep vient en tête, sans déclin et sans retours, sachant combiner avec la logique rationnelle et géométrique des constructions grecques les conceptions monumentales de Rome et les fantaisies plastiques et décoratives de l'Orient mésopotamien. A la pauvreté des matériaux de la Mésopotamie, où les constructions sont faites de briques crues et de boue, Alep oppose la richesse de ses calcaires, dont elle se sert abondamment, et comme avec une sorte de passion, pour en tirer des formes et des motifs adaptés aux exigences de l'architecture. Elle associe à la structure même de ses bâtiments la nature et le caractère de la pierre, qui participe à la conception de l'œuvre d'art, comme Damas fait de ses eaux, qui vivifient les espaces architectoniques par le ruissellement des fontaines, des bassins et des jets d'eau.

Il est difficile, dans une brève notice, de décrire les différents monuments et d'établir une classification fondée sur les caractères et les styles. J. Sauvaget en a fait une étude approfondie,

en relation avec le développement historique de la ville, et il en a dressé l'inventaire. Pourtant ces travaux n'ont pas épuisé ce qu'on peut dire du caractère d'une cité où les œuvres d'art et les monuments ont encore une fonction vivante et se découvrent à chaque nouvelle étude, à chaque tentative d'aménagement urbain ou de restauration.

Souvent des édifices anciens ont été adaptés à une nouvelle destination; plus souvent encore, des édifices neufs ont utilisé les matériaux et les éléments décoratifs de monuments désaffectés. Ainsi la grande mosquée, qui, sous son aspect actuel, appartient à l'époque mamelouk, conserve cachés dans sa structure beaucoup d'éléments d'un état plus ancien, tandis que se dresse en pleine vue le beau minaret de 1090, qui, par sa forme et par son décor, est un monument essentiel pour l'étude de l'architecture musulmane en Syrie. A Cheikh Mohassin, les voûtes, très originales, s'appuient sur des chapiteaux antiques. La plus vieille madrasa d'Alep est née de l'utilisation d'une église, de même que l'ancienne cathédrale a été transformée en collège musulman. La mosquée du Mûrier se pare d'un entablement hellénistique. La citadelle repose sur des constructions byzantines, dont elle a utilisé quelques salles et la grandiose citerne. Même l'enceinte fortifiée trahit diverses époques dans les dimensions et l'appareillage de ses blocs, depuis l'époque gréco-romaine, à laquelle appartiennent ses assises inférieures, jusqu'à l'époque mamelouk, à laquelle furent reconstruites presque toutes ses magnifiques tours.

Les motifs, les formes, les méthodes, et surtout le sens de l'architecture se conservent, comme font les matériaux, dans l'élaboration de nouveaux thèmes, en rapport avec de nouvelles conditions politiques et religieuses ou de plus amples échanges commerciaux. Tandis que la citadelle, l'enceinte, les madrasas, les couvents des Soufis nous présentent la cité frontière dans ses luttes contre les Croisés et contre le chiisme, le développement des quartiers urbains et des souks témoigne de l'importance commerciale de la ville, qui, depuis la destruction d'Antioche, a repris le rôle traditionnel de centre du commerce avec la Perse et l'Inde.

Du xv^e au xviii^e siècle, Alep est une cité florissante. On en voit un reflet dans la construction des belles maisons privées et des khans monumentaux qui forment, avec les souks, les

fontaines, les mosquées, tout un complexe architectural. Le goût pour la décoration baroque, importée d'Italie, de France et d'Espagne, s'exprime dans les encadrements des portails et des fenêtres, comme dans la riche ornementation des plafonds, tandis que les motifs empruntés à Constantinople sont préférés dans la construction des mosquées et madrasas el-Adliyé, Khosrawiya, Othmaniya, Ahmediyé, et dans celle des hauts minarets à éteignoir.

Par sa cohérence et sa contiguïté, cet ensemble de constructions nous permet de suivre, sans lacunes, l'évolution de la technique et du goût, des idées religieuses et de l'histoire, comme aussi de l'organisation commerciale. Avec les monuments du Caire, il constitue la base essentielle de toute étude de l'architecture musulmane.

MISE EN VALEUR DES MONUMENTS

La complexité des problèmes soulevés par la conservation des monuments, en tenant compte à la fois de leur destination, de leur restauration, de leur fonction pratique et économique, des exigences de l'urbanisme et de la vie moderne, nous fait penser que, dans une ville comme Alep, il serait opportun de constituer une commission d'experts, chargée de conseiller les pouvoirs publics; composée de savants, d'artistes et de représentants des divers organismes intéressés, elle aurait à étudier les moyens les plus convenables de faire participer le patrimoine artistique à la vie de la cité moderne, d'en mieux définir le caractère et d'en mettre en valeur les beautés.

Il y a toute une série de monuments qui ont perdu leur fonction active, et commencent de ce fait à se rattacher au domaine archéologique. Dans beaucoup de cas, ils constituent une charge, en raison des travaux d'entretien et de restauration qu'ils réclament, et ne sont susceptibles, en retour, de procurer aucun revenu. Si l'on prend en considération les valeurs nationales, culturelles et morales qu'ils représentent, de tels monuments doivent être sauvegardés et conservés. On ne peut les considérer comme choses désormais inutiles, les abandonner aux pauvres gens qui ne peuvent pas payer le loyer d'une habitation moderne, ou y loger une industrie qui ne fournit qu'un faible revenu. Avec de tels critères, nous renoncerions d'emblée à la possibilité d'inscrire notre existence dans l'histoire de la cité et de la nation.

Les administrations ne se rendent pas toujours compte de ces exigences; sous la pression des bilans annuels, elles considèrent que le patrimoine artistique est encore trop riche, sa conservation et son entretien trop difficiles et trop coûteux. Mais un monument est comme un arbre: il représente une valeur positive même s'il ne donne pas de fruit et si son utilité immédiate n'est pas évidente; une fois coupé et réduit en bois de feu — le monument, lui, donne ses pierres et sa superficie pour des constructions nouvelles — nous reconnaissons qu'il était non seulement un élément de beauté, mais qu'il participait à la vie même du milieu.

Aujourd'hui encore, et peut-être particulièrement aujourd'hui, les administrations se donnent beaucoup de peine pour offrir à une ville en plein développement de nouveaux éléments de beauté. Nous considérons que cette intention peut trouver la plus heureuse application en tenant compte des possibilités esthétiques offertes par l'architecture ancienne. Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons déjà dit à propos de Damas sur la beauté des vieux quartiers, des ruelles étroites et

tranquilles, sur la valeur pratique et esthétique des souks et des khâns, sur la valeur du « pittoresque » dans l'ambiance urbaine, et partant sur l'opportunité de conserver à tout cet ensemble, lentement formé par les siècles, son caractère et son intégrité.

Alep, en particulier, offre d'extraordinaires possibilités d'embellissement continu, parce que toute son histoire est inscrite dans ses magnifiques constructions. Il suffirait de débarrasser les édifices anciens des structures parasites et misérables qui les encomrent, surgies contre les murs ou dans les espaces vides en un temps où les pouvoirs publics se montraient négligents. Il suffirait d'aménager d'une façon décente, en leur donnant une destination appropriée, les nombreux et importants monuments abandonnés, ou occupés par de pauvres gens, tels Cheikh Mohassin, le maristan Nouri, la madrasa Zahiriya Hors-les-Murs, le Khanaqah Faratra, et cette merveille d'architecture qu'est l'hôpital (maristan) bâti, en 1354, par l'émir Arghoun.

Dans le cimetière d'Es-Salihin, lieu de culte très ancien contenant une roche sacrée que la tradition met en rapport avec Abraham, on voit de nombreux tombeaux remontant à la fin du XIII^e siècle. Certains sont habités, d'autres abandonnés et à demi enterrés. Vu la variété de leur architecture et les belles inscriptions qu'ils portent, ils présentent un grand intérêt. Il suffirait de les entourer d'une clôture, de les dégager, de planter quelques arbres, pour avoir là un parc monumental à la place d'une zone de désolation.

Les mêmes observations pourraient être faites à propos des tombes du cimetière des Maqamat, à l'est de la madrasa Kamiliya Hors-les-Murs, qui elle aussi serait susceptible d'être mise en valeur par la réouverture de la porte du sanctuaire.

D'autres ensembles remarquables, à dégager des constructions parasites qui s'y sont installées, sont les belles portes de l'enceinte (Bab Antakiya, Bab an-Nassr, Bab el-Hadid), les façades, les entrées et les cours des khans d'Ouzdamour, es-Saboun et Qourd-Beg.

En aménageant les abords de l'enceinte entre Bab al-Jinan et Bab Quinnasrin, et en démolissant quelques pauvres boutiques on obtiendrait une des plus belles promenades qu'on puisse imaginer, avec des vues grandioses sur les murs et façades des tours mamelouks.

Dans un programme d'aménagement et de mise en valeur, il convient aussi de tenir compte des belles maisons privées. Aujourd'hui, la maison Ghazzalé sert, assez peu opportunément, d'école; bien plus, elle est menacée de démolition. Nous pensons que l'une ou l'autre de ces belles demeures des XVII^e et XVIII^e siècles, comme aussi peut-être quelque khan, pourrait être mise en valeur en l'utilisant, à l'usage des touristes, comme club ou comme hôtel. Alep offrirait ainsi à ses hôtes un home confortable dans le cadre incomparable de son art.

LE PLAN D'AMÉNAGEMENT DE LA VILLE

L'architecte français A. Gutton, professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris, a présenté en 1951, à la demande de la municipalité d'Alep, un plan d'extension et d'aménagement de la ville, accompagné d'un rapport dans lequel sont exposés les critères qui ont été retenus pour l'élaboration du plan.

Tel qu'il a été dessiné, celui-ci doit être considéré comme une étude générale, répondant dans les grandes lignes aux besoins de la ville moderne, comme aux désirs de l'administration.

Mais le rapport est le véritable guide pour l'aménagement de la cité; c'est là qu'on trouve expliqués les buts poursuivis et les moyens choisis pour y parvenir. On y lit notamment que, tout en tenant le plus grand compte du développement humain et social, il est nécessaire d'apprécier la « valeur historique de chaque quartier, ou de tel ou tel édifice, et de concevoir dans le temps soit son respect total, soit son aménagement et sa mise en valeur ».

Constatant la grande valeur foncière des souks, l'auteur recommande de respecter une situation qui est déterminée par le temps, et qui a encore actuellement sa raison d'être. « Les voies qui doivent desservir les khans, qui eux-mêmes alimentent les souks et sont les éléments normaux de transition entre le grossiste et le vendeur, doivent être conçues de telle manière qu'elles desservent les voies et impasses actuelles qui conduisent à ces khans en passant à l'intérieur des îlots constitués par ces cheminements millénaires. »

L'auteur suggère de séparer le trafic automobile de celui des piétons, et recommande d'éviter l'ouverture de boutiques sur les nouvelles voies destinées à la grande circulation. Il définit le caractère des différentes zones — résidentielle, commerciale et industrielle — en relation avec la vie de la cité et avec la nature du terrain. Il rappelle que « la place des bâtiments publics et administratifs a été portée sur les plans sans désignation, afin que les emplacements choisis ne soient, en fait, que réservés pour service public, sans que la place soit formellement attribuée ».

Le centre civique a été créé autour du sérail, non sans de nombreuses réserves et recommandations destinées à assurer l'harmonisation des constructions avec l'ambiance des monuments existants (hammam el-Labbadiyé, mosquées de haute valeur historique et artistique). Nous retiendrons qu'il convient d'éviter toute haute construction aux alentours de la citadelle. De nouveaux édifices altéreraient tous les rapports architectoniques de cette ambiance, comme le montre à l'évidence l'exemple du nouveau sérail, dont la démolition a été proposée à plusieurs reprises. Les édifices projetés peuvent trouver plus logiquement et librement place sur les espaces situés en arrière; on en pourrait toutefois insérer quelque élément, de hauteur limitée, dans l'espace compris entre les deux mosquées. Il s'agit là de résoudre un problème d'architecture, consistant à introduire des bâtiments dans une ambiance préexistante, qui doit être mise en valeur, et non pas détruite. C'est dans cet esprit que le rapport conclut : « Tout le plan doit donc concourir à sauvegarder avec respect l'œuvre du passé en essayant, dans les nouveaux quartiers, d'être encore plus grand, mais avec

l'architecture de notre temps et non avec je ne sais quel pastiche du passé. Profitez de vos deux cents mosquées; profitez de vos douze kilomètres de souks; gardez les témoignages successifs de votre grandeur... »

Nous sommes heureux de pouvoir ici souscrire aux recommandations et aux réserves contenues dans le rapport qui accompagne le plan d'aménagement adopté par la municipalité. Nous désirons mettre en évidence la nécessité de compléter le personnel des services d'urbanisme par des experts spécialisés (ou par la commission dont il a été question plus haut), capables de traduire en pratique ce qui, dans le plan même, est seulement suggéré, mais non résolu dans tous les détails.

Les expériences qui ont été faites avec la construction du nouveau sérail, avec la malencontreuse percée qui a entraîné la destruction du matbakh el-Ajami (« le seul document de cet ordre existant dans l'Orient musulman », comme l'écrivait J. Sauvaget) et la mutilation du khan al-Wazir (« ensemble remarquable; c'est, dit-on, le plus beau khan d'Alep ») devraient conseiller la prudence. Un examen attentif des divers facteurs qui ont concouru à la formation des vieux quartiers devrait précéder toute intervention. Nous souhaitons qu'on puisse éviter que le khan al-Wazir ne soit défiguré davantage, dans l'intention, déjà exprimée, d'offrir aux propriétaires lésés par l'élargissement de la rue une compensation prise sur la superficie de la cour. Une telle opération altérerait le bel équilibre architectural du khan et serait en contradiction flagrante avec les principes ci-dessus rappelés.

Nous retiendrons qu'un plan d'extension doit servir à donner à une ville certaines directives, afin d'en assurer le développement harmonieux, en tenant compte de toutes les valeurs qui intéressent la collectivité. Il serait inutile et nuisible s'il n'était appliqué que partiellement pour servir des intérêts particuliers et pour des profits immédiats.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- PLOIX DE ROTROU, G., *La citadelle d'Alep*, 1932.
SAUVAGET, J., « Inventaire des monuments musulmans de la ville d'Alep », *Revue des études islamiques*, vol. V, 1931, p. 59-114.
— *Alep*, 2 vol., Paris, 1941 (B.A.H., t. XXXVI).
SOBERNHEIM, M., *Encyclopédie de l'islam*, s.v. « Halab », Leyde et Paris, 1927, p. 241-252.
SOUBHI SAOUAF, *Alep, guide du visiteur*, Alep, 1951.

LES GRANDES RUINES DU DÉSERT

LE DÉSERT DE SYRIE

Le désert de Syrie n'est pas uniformément désertique. Sur de vastes étendues c'est une steppe, qui n'exclut pas la vie, ou du moins qui ne l'exclut pas d'une façon permanente. Si rares soient-elles, les pluies d'hiver font verdoyer des pâtures, alimentent des points d'eau. En se déplaçant, les Bédouins trouvent toute l'année à nourrir leurs troupeaux; leurs campements peuplent ces solitudes. Bien plus, en quelques points une vie sédentaire se juxtapose à cette vie des nomades : autour d'un puits, parfois d'une source, une agglomération s'est créée; des palmiers ont poussé; on cultive des céréales.

Les conditions existent donc du développement momentané de certains sites lorsque les circonstances s'y prêtent. En certains moments de l'histoire, des travaux d'irrigation ont été entrepris pour favoriser la culture; des citernes ont été creusées pour rendre possibles des établissements permanents. Le commerce a fait vivre une population plus nombreuse que les produits du sol n'auraient pu suffire à nourrir. Les exigences de la défense militaire ont poussé à la construction de forts et de châteaux, dont il fallut bien assurer le ravitaillement.

Ainsi se sont créées, à travers le désert, ces grandes voies de communication que jalonnent — étapes obligées — les sites où la vie est possible, en vertu de ressources spontanées ou artificielles. Pour passer du golfe Persique à la Méditerranée, la route naturelle de la vallée de l'Euphrate, qui conduit vers Alep et Antioche, a été abrégée par le « raccourci » transdésertique, qui passe obligatoirement par Palmyre et conduit soit tout droit vers la trouée de Homs, soit en s'infléchissant au sud vers Damas et la Palestine. Des agglomérations se sont développées soit aux points de départ et d'aboutissement de la traversée désertique, soit, en cours de route, dans les oasis, soit encore aux points stratégiques que constituent le passage du fleuve ou le franchissement d'un défilé, certaines d'entre elles pouvant d'ailleurs réunir à la fois plusieurs de ces conditions nécessaires. Tel est, par exemple, le cas de Doura et de Palmyre.

PALMYRE

Le site de Palmyre jouit d'une célébrité considérable et justifiée. Il la doit tout d'abord à ses beautés naturelles : l'abondance de sa source sulfureuse, aux eaux transparentes et bleues; la fertilité des jardins de sa palmeraie; le contraste entre la nudité du grand désert plat qui s'étend à l'infini vers le sud et la barrière rocheuse des montagnes contre laquelle, au nord, il vient buter. Il la doit à son extraordinaire destinée, à la suggestion de son histoire économique et politique, qui fit de cette oasis perdue au cœur du désert une des métropoles du commerce antique et de ses souverains Odaïnat et Zénobie les maîtres reconnus de l'Orient, les soutiens puis les rivaux de Rome et des prétendants malheureux à la dignité impériale. Il la doit, enfin et surtout, à l'incomparable majesté de ses ruines.

Les ruines de Palmyre frappent à la fois par leur étendue et par leur admirable état de conservation. Sur le damier régulier de ses rues, lisible encore à l'intérieur des murailles, surgissent les alignements des colonnades, les enceintes des sanctuaires, les portiques et les gradins des édifices publics. Tout autour de la ville se développent les champs immenses des nécropoles, avec leurs divers types de sépultures collectives, tombeaux-maisons, hypogées, tombeaux-tours, qui, bien que toutes violées dès l'Antiquité, n'en ont pas moins gardé jusqu'à nos jours leur décor et leurs inscriptions, comme aussi la plupart des sculptures innombrables qu'elles contenaient. De grands ensembles ont été préservés avec toute leur élévation : sur de longs tronçons la grande colonnade est toujours debout, et les fûts à console continuent à porter leur entablement; le temple de Bél, presque intact, est encore entouré des portiques et des murailles de son enceinte; les tours funéraires, où les morts montent la garde le long de la passe qui conduit vers Homs et Damas, dressent au flanc des coteaux leurs dés sombres qui jalonnent la piste. Et, sur la montagne qu'il couronne de ses tours et de ses redans, le château arabe constitue un élément caractéristique du paysage.

Quant aux parties enfouies des édifices, on a pu constater lors des fouilles à quel point elles avaient peu souffert des injures du temps; l'excellent état du sous-sol et la sécheresse du

climat l'expliquent. On en peut donner comme exemple la fraîcheur des peintures à l'intérieur des sépultures. Et comme une couche de terre de trois à quatre mètres d'épaisseur recouvre presque uniformément la ville antique, même les monuments dont plus rien n'émerge restent conservés sur une assez grande élévation. Ajoutons que la ville, rapidement déchuë à la suite de sa destruction en 273, n'a jamais repris par la suite son ancienne importance; rares y sont les remplois; et, sauf quelques édifices qui ont été plus tard utilisés à des fins militaires (comme celui qu'on appelle aujourd'hui le camp de Dioclétien, ou l'enceinte du temple de Bél, transformée au ^{XII}^e siècle en forteresse arabe), les constructions n'ont pas été intentionnellement démolies, ni leurs matériaux pillés.

On peut donc dire qu'on rencontre à Palmyre des conditions idéales pour l'exploration archéologique. Le site offre, à cet égard, des possibilités qui, de longtemps, ne seront pas épuisées. Après la description des restes visibles qu'en ont donnée les savants allemands qui ont travaillé à Palmyre sous la direction de Th. Wiegand, après l'exploration méthodique des nécropoles à laquelle a procédé H. Ingholt, après les études perspicaces de H. Seyrig, R. Amy, D. Schlumberger, J.G. Février, J. Cantineau, J. Starcky et d'autres sur les monuments, sur les cultes, sur les institutions, sur la langue des Palmyréniens, la Direction générale des antiquités de Syrie a conçu le grand et beau projet d'un dégagement exhaustif de l'ensemble des ruines. Le dégagement de l'agora, effectué avant la guerre, et, tout récemment, celui du théâtre ont montré quels pourront être un jour les résultats spectaculaires, en même temps que hautement instructifs, d'une telle entreprise. Les travaux se poursuivent avec régularité; mais la tâche est immense et pourrait encore laisser place à d'utiles et fécondes collaborations.

Quelques problèmes particuliers déjà posés par l'étude et l'exploration des ruines de Palmyre méritent d'être signalés ici. D'importants travaux de restauration et de consolidation ont été nécessaires à l'arc monumental, au temple de Bél, à la grande colonnade et dans maints tombeaux, tours ou hypogées. Le transport et la reconstitution au musée de Damas du décor sculpté de l'hypogée de Yarhaï ont été une entreprise délicate en même temps qu'une heureuse réussite. On retiendra, enfin, la solution hardie adoptée pour permettre le dégagement du sanctuaire de Bél : le déplacement du bourg moderne, dont les maisons en occupaient entièrement l'enceinte, et sa reconstruction plus au nord, en dehors des limites de la ville antique. Cette opération recueillie, après vingt ans, l'adhésion unanime de la population, qui a trouvé ainsi, dans une bourgade neuve, avec des rues larges et aérées, des conditions de vie plus saines et plus commodes; elle peut être citée en exemple. Seule subsiste, dans l'angle sud-est de l'enceinte, la charmante maison du Service des antiquités, dont les archéologues de passage sont heureux de pouvoir apprécier l'accueil et l'ambiance.

Mais Palmyre n'est pas seulement une cité; c'est le centre naturel d'une immense région qui s'étend de l'Anti-Liban à l'Euphrate et dont on commence aujourd'hui à comprendre le développement et l'importance. Sur les routes du désert qui s'y croisent, comme à leur aboutissement sur le fleuve, d'autres sites ont marqué des étapes à divers moments de l'histoire. Il en a subsisté jusqu'à nos jours d'assez impressionnants vestiges.

LES DEUX QASR EL-HEIR

Comme l'a montré D. Schlumberger dans un récent ouvrage, Palmyre fut autrefois moins isolée qu'on n'est généralement

porté à le croire. D'autres centres habités que la métropole on pu prospérer sur l'étendue de son territoire : dans la plaine, des oasis fertilisées par d'importants travaux d'irrigation; sur les montagnes du nord-ouest, des villages de bergers, rendus habitables par l'aménagement de citernes où se constituaient des réserves d'eau suffisantes pour les mois d'été. Ces villages n'ont pas survécu à la chute de Palmyre, et cette région fut, par la suite, complètement abandonnée. En revanche, les barrages et les aqueducs établis à l'époque romaine profitèrent encore, dans les périodes suivantes, aux Byzantins et aux Arabes. Grâce à eux purent être construits, à l'ouest et à l'est de Palmyre, les deux grands châteaux homonymes dont les ruines se trouvent aujourd'hui au milieu d'une étendue désertique. Ils étaient autrefois entourés de jardins clos de murs et ils avaient été conçus pour servir à la fois de palais et de forteresses.

Bâti par le calife Hicham en 727, Qasr el-Heir el-Gharbi était une luxueuse résidence. Les restes en sont signalés de loin par une haute tour byzantine. Du palais arabe seules ont subsisté les assises inférieures des murs, qui étaient en pierres de taille; elles ont été dégagées, de 1936 à 1938, par D. Schlumberger. Cette fouille a non seulement révélé le plan du palais (carré flanqué de tours, avec cour centrale à portiques, et entrée unique); elle a livré surtout les débris innombrables d'une décoration de stucs et de fresques qui est l'exemple le plus original et le plus complet de l'art omeyyade en Syrie.

Également bâti par Hicham, en 729, auprès d'une enceinte plus ancienne aujourd'hui fort ruinée, Qasr el-Heir es-Charhi a conservé presque intacts, sur toute leur hauteur, ses murs et ses tours. Celles qui flanquent l'entrée ont leur partie haute ornée d'un décor formé d'arcatures sur des colonnettes; les autres sont plus simplement décorées de bandeaux de briques. Le portail, avec un tympan en plein cintre, était surmonté de mâchicoulis.

Analogues par leur plan et contemporains, les deux Qasr el-Heir ont posé au Service des antiquités des problèmes de nature différente. Il s'agissait, pour le premier, de retrouver et de sauvegarder son fragile et précieux décor, récolté en miettes au pied de ses murs; son transport et sa reconstitution au musée de Damas, dont il est aujourd'hui l'un des clous, ont exigé plusieurs années d'un patient et délicat travail. Pour le second, il était nécessaire de reprendre en sous-œuvre la construction des murs et des tours, dont la base avait été sapée par l'humidité et les vents du désert; l'entretien et le ravitaillement d'un chantier dans un site aussi isolé et privé d'eau suscitaient de sérieuses difficultés; les travaux ont été entrepris avec succès et seront prochainement poursuivis.

RESAFA

C'est encore un château du calife Hicham, avec son plan carré, sa cour centrale, son enceinte et ses tours, qu'a reconnu et fouillé, en 1952, la mission allemande dirigée par M^{me} K. Otto-Dorn, parmi les restes d'une grande agglomération musulmane. Le calife y mourut et y fut inhumé.

Jusqu'ici, Resafa avait surtout retenu l'attention par ses monuments chrétiens, élevés à l'intérieur de son immense enceinte; ils sont d'un très grand intérêt pour l'histoire de l'art et de l'architecture dans la Syrie du Nord du ^{VI}^e au ^{VII}^e siècle de notre ère. Le plus considérable et le mieux conservé est la basilique Saint-Serge, dont J. Kollwitz vient de lever le plan, à la suite des fouilles qu'il y a pratiquées; l'édifice daterait de la seconde partie du ^{VI}^e siècle. Les vestiges du martyrion et d'une

deuxième grande basilique sont partiellement encore enfouis; on y admirera le décor sculpté des absides voûtées en cul-de-four, des chapiteaux et des arcades. Il faut signaler encore quelques autres édifices plus petits, et, hors les murs, une église funéraire. La nature très particulière de la pierre cristalline confère à ces monuments un cachet très particulier.

On remarquera aussi la riche ornementation de la porte nord de l'enceinte, avec ses cinq arcs de grandeur différente portés sur des colonnes; on en a comparé la structure et le style à certaines parties du palais de Dioclétien à Split.

L'étendue des ruines, la grandeur des monuments, l'isolement du site rendent l'exploration de Resafa difficile. Il faut se réjouir de la voir aujourd'hui reprise et souhaiter qu'elle puisse être bientôt poursuivie sur une grande échelle.

LA VALLÉE DE L'EUPHRATE

La route de l'Euphrate est inséparable des routes du désert : elle est, elle aussi, jalonnée de grandes enceintes fortifiées, élevées à différentes époques aux points où les pistes rayonnant de Palmyre venaient couper le fleuve. Tel est notamment le cas de Doura et de Raqqa.

Doura-Europos (es-Salihiyé) est une fondation séleucide de la fin du IV^e siècle avant notre ère; occupée par les Parthes, plus tard par les Romains, elle dépendit alors étroitement de Palmyre; elle fut prise et détruite par les Sassanides en 256 apr. J.-C. La ville occupe, au-dessus de l'Euphrate, un plateau limité par deux étroits ravins. Gardienne de la traversée du fleuve en même temps que cité caravanière et port fluvial, Doura occupait une position à la fois stratégique et économique de grande importance. L'attention ne fut attirée sur le site qu'en 1921, par la découverte fortuite des peintures du sanctuaire des dieux palmyréniens qui sont au musée de Damas. L'exploration, entreprise par F. Cumont, fut poursuivie par l'Université Yale, sous la direction de M. J. Rostovtzeff. Sur le plan en damier des rues de la ville, conforme à la tradition grecque, plusieurs édifices furent repérés et fouillés : onze temples, deux petits sanctuaires, une église chrétienne, une synagogue, le marché, plusieurs bains, ainsi qu'un grand nombre de maisons. Parmi les trouvailles, très nombreuses, on notera surtout les ensembles de fresques de l'église et de la synagogue, aujourd'hui reconstitués et conservés respectivement à Yale et à Damas.

Bien qu'à Raqqa la ville grecque et romaine ait eu une certaine importance, ce sont les vestiges musulmans de la ville nouvelle, al-Rafiq, fondée en 772 par le calife al-Mansour, qui retiennent exclusivement l'attention : la porte de Bagdad, avec son décor de briques, la mosquée du XII^e siècle, avec son arcature et son minaret rond, en sont les monuments les plus apparents. Tout récemment, la Direction générale des antiquités de Syrie a entrepris d'y rechercher les restes des palais qui furent, au IX^e siècle, une des résidences favorites des Abbassides. Les fouilles, conduites par Nassib Saliby, ont dégagé, en 1952, à trois kilomètres au nord de l'enceinte, les pièces nombreuses d'un grand ensemble de bâtiments autrefois entourés de jardins,

où une inscription coufique au nom du calife al-Moutasim a été trouvée, en même temps que des fragments de stucs, de fresques, de verres et de céramique émaillée. Ce n'est là qu'une partie d'un très vaste complexe de constructions qui seront méthodiquement explorées.

Il faut mentionner encore, le long du fleuve, le site de Mari (Tell Hariri), qui, trois mille ans avant Doura, occupait, une quarantaine de kilomètres plus au sud, une position comparable; chacun connaît les extraordinaires trouvailles — statues, bijoux, mosaïques de coquille nacrée, tablettes inscrites — qu'y fait, depuis 1932, la mission française dirigée par A. Parrot; elles sont conservées à Alep et au Louvre, et l'on peut voir actuellement les plus récentes à l'exposition du musée de Damas. L'enceinte triangulaire d'Halibiyé, l'ancienne Zenobia, construite dès l'époque romaine pour barrer, de la chaîne serrée de ses tours, le défilé formé, sur la rive de l'Euphrate, par une haute falaise de basalte, et Meskéné, l'ancienne Bâlis, signalée par son haut minaret de briques, à l'endroit où la route d'Antioche et d'Alep rejoignait le fleuve, doivent être également signalées.

La technique mésopotamienne de la brique crue, plus ou moins généralement employée, le grand éloignement de ces sites et leur étendue rendent problématique l'utilité de coûteux travaux d'entretien et de consolidation. A Mari, à Doura, à Raqqa, l'intérêt des trouvailles surpasse celui des bâtiments; la fouille faite, les plans levés, les photographies prises, la ruine peut être abandonnée à son sort. Il appartient désormais aux musées et aux publications de la faire revivre.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BAUR, P.V.C., ROSTOVITZEFF, M. J., etc., *Excavations at Dura-Europos, Preliminary Reports*, 10 vol., New Haven, 1929-1952.
- BELL, G., *Syria, the desert and the town*, Londres, 1907.
- CUMONT, F., *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926 (B.A.H., t. IX).
- DU MONTNIL DU BUISSON, *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, Rome, 1939.
- HONIGMANN, E., *Encyclopédie de l'islam*, s.v. « al-Rakka » et « al-Rusafa », p. 1.185-1.187 et 1.265-1.267, Leyde-Paris, 1936.
- INGHOLT, H., *Studien over palmyrensk skulptur*, Copenhague, 1928.
- « Five dated tombs from Palmyra », *Berytus*, 1935, p. 57-120. Cf. aussi *Berytus*, 1938, p. 93-140.
- LAUFFRAY, J., « El-Khanouqa (Zenobia-Halibiyé) », *Annales archéologiques de Syrie*, vol. I, 1951, p. 41-58.
- PARROT, A., « Les fouilles de Mari, rapports préliminaires », *Syria*, vol. XVI, 1935, et suivants.
- *Mari, une ville perdue*, Paris.
- POIDEBARD, A., *La trace de Rome dans le désert de Syrie*, 2 vol., Paris, 1934 (B.A.H., t. XVIII).
- ROSTOVITZEFF, M., *Caravan cities*, Oxford, 1932.
- SCHLUMBERGER, D., *La Palmyrène du Nord-Ouest*, Paris, 1951 (B.A.H., t. XLIX).
- « Les fouilles de Qasr el-Heir el-Gharbi (1936-1938) », *Syria*, vol. XX, 1939, p. 195-238 et 324-373.
- SEYRIG, H., *Antiquités syriennes*, 3 vol., Paris, 1934-1946.
- SPANNER, H., et GUYER, S., *Rusafa*, Berlin, 1926.
- STARCKY, J., *Palmyre*, Paris, 1952.
- STARCKY, J., et MUNAJJED, S., *Palmyre*, Damas, 1948.
- WIEGAND, Th., KRENCKER, D., etc., *Palmyra*, 2 vol., Berlin, 1932.

LA RÉGION CÔTIÈRE

VALLÉE DE L'ORONTE

Il faut étendre jusque-là l'étude de la région côtière. Géographiquement et historiquement, la vallée de l'Oronte en forme la limite orientale. Fossé naturel entre la chaîne alaouite et le plateau calcaire, elle est un tronçon de la longue dépression qui, du sud au nord, se creuse en arrière du Liban. C'est, d'autre part, sur le cours de l'Oronte que s'échelonnent les puissantes citadelles par lesquelles les Arabes cherchèrent, et réussirent, à contenir la poussée des Croisés : Baalbek, Homs, Hama, Chaizar, Qalaat el-Moudiq. Elles sont, à des degrés divers, intéressantes et belles.

Deux sites, fort différents, doivent être mentionnés.

Dominant la plaine marécageuse formée par le fleuve, l'immense champ de ruines d'Apamée laisse encore apparaître, en surface, les fragments dispersés de ses monuments. L'exploration en est poursuivie par la mission belge qu'ont dirigée successivement F. Mayence et H. Lacoste. Socles, entablements, fûts de colonnes torsés jonchent le sol. On reconnaît encore fort bien l'alignement de la grande colonnade et l'implantation de divers édifices.

Le charme de Hama, avec ses jardins verdoyants sur l'Oronte et ses hautes norias grinçantes, ne doit pas laisser oublier deux intéressants monuments, très dignes de retenir l'attention : la grande mosquée, avec ses deux minarets d'époques différentes, sa cour à arcades, ses coupoles blanches, et les vestiges encore visibles d'un état plus ancien ; le palais Azem, avec l'élégante arcature de sa cour supérieure, ses fenêtres ornées, sa grande salle d'apparat à coupole au décor somptueux, mais un peu chargé, datée de 1778. L'ambiance de la vieille ville complète heureusement celle des bords du fleuve et contribue à faire de Hama un séjour plein d'attraits.

SITES ANTIQUES

Quelle que soit leur beauté ou leur célébrité, les sites antiques du littoral ne peuvent nous retenir ici longtemps, du point de

vue particulier qui nous occupe : leur conservation ou leur mise en valeur n'appellent pas, en effet, d'observations particulières.

Le champ de fouilles de Ras-Shamra est encore en pleine activité ; son entretien dépend de la mission française que dirige depuis vingt-quatre ans, C. Schaeffer. L'intérêt qu'on trouve à la visite des ruines procède en partie des trouvailles sensationnelles qui y ont été faites ; seul le voyageur averti saura évoquer sur place le passé millénaire d'Ugarit, les innombrables textes exhumés, dont certains sont encore en voie de déchiffrement, les objets précieux, dont les plus récemment découverts figurent en ce moment à l'exposition du musée de Damas.

Les grands monuments d'Amrit, les murs cyclopéens de l'île de Rouad, défendant contre la mer cet imprenable refuge, rappellent encore éloquemment la puissance de la thalassocratie phénicienne.

Plus près de nous, le grand théâtre romain de Djéblé, dont la Direction générale des antiquités a entrepris le déblaiement, est en voie de devenir un édifice assez spectaculaire, en même temps qu'il se révèle, par certains détails (structure des voûtes inclinées supportant les gradins, disposition des escaliers autour de l'orchestra), d'un réel intérêt.

Mentionnons encore, à Lattaquié, le grand tétrapyle, où d'importants travaux de restauration viennent d'être faits.

CHATEAUX DES CROISÉS

Du littoral au profond hinterland de montagnes, ce sont pourtant essentiellement les grands monuments des Croisés qui, dans cette région, retiennent l'attention. Ils sont les témoins des efforts gigantesques soutenus pendant deux siècles par les Occidentaux pour s'implanter sur cette côte — comme le sont aussi, en contrepartie, les citadelles arabes élevées sur l'Oronte pour leur faire pièce. Chefs-d'œuvre inégalés de l'architecture militaire médiévale, ils nous frappent non seulement par la puissance de leurs défenses, par la science que témoignèrent leurs constructeurs, mais aussi par les admirables morceaux d'art gothique qu'ils contiennent.

Plus que tout autre, les trois grands châteaux de Sahyoun, de Marqab et le krak en imposent par leur position magnifique, par l'énorme masse de leurs constructions et par les souvenirs historiques qu'ils évoquent.

Sahyoun (Sigon; Saône des Croisés) occupe, entre deux ravins encaissés, une crête étroite à laquelle s'étaient accrochés déjà les Phéniciens et les Byzantins; c'est un grand ensemble de bâtiments, un peu hétéroclite, que successivement Byzantins, Croisés et Arabes ont contribué à construire; on y remarque surtout l'extraordinaire travail fourni pour tailler le rocher et isoler ainsi le château, tout en ménageant au milieu du fossé une mince aiguille destinée à servir d'appui au pont-levis. Marqab (Margat des Croisés), nid d'aigle dominant au-dessus de Banyas la route de la côte, occupe un plateau triangulaire aux flancs escarpés, défendu par l'immense développement de sa double enceinte; la chapelle, à nef unique, a deux beaux portails à voussures. Le krak des Chevaliers, le plus fameux de tous, comme une guette isolée au milieu des montagnes dénudées, surveillait de loin le passage de la trouée de Homs; la puissance de ses défenses, avec ses deux enceintes, ses tours rondes, ses courtines, ses mâchicoulis, ses souterrains, et ses grands glacis inclinés qui sont comme la continuation des pentes extérieures, contraste avec l'architecture de la grand-salle et de son portique, avec leurs voûtes sur croisées d'ogives, leurs portails à colonnettes, leurs fenêtres à meneaux, leur décor sculpté, comme avec celle, plus sévère, de la chapelle, avec sa nef unique à berceau brisé porté sur des doubleaux. La capitulation des Hospitaliers devant Baybars et la chute du krak annoncèrent, en 1271, la débâcle des Croisés.

Un même contraste entre l'aspect extérieur et l'architecture intérieure surprend le visiteur du donjon de Safitah (Castel-Blanc), autour duquel les maisons modernes ont conservé l'implantation concentrique du bourg médiéval : cette grosse tour carrée, sur les murs de laquelle l'œil perçoit à peine quelques ouvertures minuscules, contient une église d'une élégance robuste, avec nef unique voûtée en berceau brisé, et à l'étage une salle haute voûtée d'arêtes, divisée en deux nefs par des piliers. On le retrouve encore à Tartous, où subsistent à l'intérieur de la forteresse des Templiers, aux remparts énormes, les vestiges de deux belles salles voûtées sur croisées d'ogives. A quelque distance, dans la ville, la cathédrale Notre-Dame-de-Tortose, encore presque intacte, type intéressant d'église fortifiée, avec l'ordonnance sévère et très originale de sa façade, ses tours d'angle, ses trois nefs voûtées et la curieuse structure, encore inexploitée, d'un de ses piliers, reste, comme on l'a dit, « l'un des plus beaux monuments laissés par les Croisés sur ce littoral ».

PROBLÈMES ACTUELS

Les édifices dont nous venons de parler peuvent donner lieu à deux sortes de remarques.

Il faut souligner tout d'abord les dépenses considérables qu'exigent l'entretien et la consolidation de ces énormes masses de bâtiments, dont certaines parties sont à chaque instant prêtes à s'écrouler. La Direction générale des antiquités fournit là un effort remarquable; mais ses moyens sont limités, et elle ne peut intervenir partout à la fois. Elle a porté d'abord son atten-

tion sur les réparations urgentes que réclamait le krak des Chevaliers, où, depuis la remise en état de 1936 — évacuation du village installé dans l'enceinte, réfection des terrasses — d'importants dégâts étaient survenus : on a refait des murs, réparé des voûtes, reconstruit un escalier écroulé, remplacé les parties manquantes des fenêtres et des portails du portique de la grand-salle. Cependant, d'autres malheurs surviennent : la foudre frappe une tour, la végétation envahit les glacis. Il faut sans cesse se remettre à la tâche. Et il ne s'agit encore que d'un seul château.

Nous savons tout l'intérêt que porte à cette question la Direction générale des antiquités, qui est résolue à poursuivre là son effort; elle doit en être hautement félicitée. On pourrait toutefois souhaiter que les habiles techniciens chargés des travaux bénéficient des conseils d'un spécialiste autorisé lorsqu'il s'agit de toucher à quelque délicat morceau d'architecture. On en voudrait dire autant à propos des travaux actuellement en cours au minaret de la grande mosquée d'Alep.

Nous pensons aussi, et c'est là notre deuxième remarque, que cet effort pourrait être allégé et facilité si l'on prenait en considération la valeur touristique que représentent ces magnifiques édifices. Ils sont actuellement presque inaccessibles, comme le prouve le nombre dérisoire des visiteurs qui s'y rendent (au krak, en moyenne, moins de cent vingt par mois). Il faut une jeep pour parvenir au krak ou à Marqab; pour Sahyoun, on reste en chemin. Pourtant les routes qui y conduisent sont déjà tracées; il suffirait de les mettre en état sur quelques kilomètres et de les entretenir. Nul doute qu'on verrait alors affluer les touristes, dont les entrées procureraient pour les travaux un revenu appréciable.

La région possède, à cet égard, de réels avantages, qu'il serait assez facile de mettre en valeur. Elle est toute voisine de la mer, et si la route était meilleure la visite du krak pourrait être mise au programme des nombreuses croisières qui fréquentent cette côte, comme y figure déjà la visite de Baalbek ou celle de Damas. Pour les voyageurs moins pressés, la création d'un hôtel convenable à Tartous permettrait d'intéressantes excursions à Rouad, à Safitah, à Marqab, comme on peut en faire de Lattaquié à Djeblé, à Ras-Shamra ou à Sahyoun. L'occasion paraîtrait favorable pour libérer l'église de Tartous, qui sert aujourd'hui d'entrepôt à la municipalité. De plus, l'installation d'un pavillon du tourisme à l'intérieur du krak rendrait la visite du château plus aisée, de Tartous ou de Tripoli, de Homs, de Hama, et même de Damas.

Ainsi pourrait se développer heureusement, pour le plus grand profit de ses habitants, comme aussi du pays tout entier, une région dont les beautés naturelles égalent l'incomparable attrait des monuments.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- DESCHAMPS, P., *Le crak des Chevaliers*, 2 vol., Paris, 1934 (B.A.H., t. XIX).
ENLART, C., *Les monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*, 4 vol., Paris, 1925-1928 (B.A.H., t. VII-VIII).
FEDDEN, R., *Crusader Castles*, Londres, 1950.
REY, G., *Architecture militaire des Croisés*, Paris, 1871.
SCHAEFFER, C.F.A., « Les fouilles de Ras-Shamra, rapports sommaires », *Syria*, vol. X, 1929, et suivants.
— *Ugaritica*, Paris, 1939 et 1949 (B.A.H., t. XXXI et XLVII), et divers articles.

LES VILLES MORTES DU NORD

AU PAYS DES RUINES INNOMBRABLES

Peu de contrées pourraient rivaliser avec la Syrie du Nord pour le nombre, l'intérêt et la densité des ruines. Le voyage effectué en 1861 par le vicomte Melchior de Vogüé en a apporté l'étonnante révélation. Les sites qu'il a fait connaître ne sont cependant qu'une faible partie des richesses archéologiques de cette région. L'exploration reprise, quarante ans plus tard, d'une manière plus méthodique et plus complète, par les deux expéditions américaines en Syrie, est loin de les avoir épuisées. Actuellement encore, aucun inventaire exhaustif n'a été dressé. C'est par centaines, sans doute, qu'il faut compter les sites.

Le grand essor de cette région, attesté par la profusion des ruines, se situe du I^{er} au VII^e siècle de notre ère. Il commence avec l'organisation et la pacification de la province romaine de Syrie; il cesse avec la conquête arabe.

Dans le riche matériel ainsi découvert, l'attention s'est portée tout d'abord principalement sur les églises. De nombreux ouvrages ont mis en valeur le rôle important joué par la Syrie dans l'évolution de l'architecture chrétienne primitive, l'intérêt exceptionnel de certaines basiliques, leur signification historique, artistique et religieuse. Mais c'est arbitrairement qu'on les sépare de leur contexte monumental. Une connaissance plus complète des sites engage aujourd'hui à considérer dans leur ensemble les différents types d'édifices, aussi bien civils que religieux : l'église est rarement isolée; elle n'est qu'un élément d'un complexe architectural, bourgade ou monastère, dont chaque partie est révélatrice des divers aspects de la vie dans la Syrie du Nord au cours des premiers siècles de notre ère.

Seule une étude approfondie des conditions sociales et économiques, en relation avec la géographie et l'histoire, peut expliquer les monuments, rendre compte de ce prodigieux essor architectural. Cette étude vient précisément d'être faite; nous devons à l'obligeance de l'auteur, M. G. Tchalenko, comme à celle de M. H. Seyrig, d'avoir pu prématurément utiliser ce livre, actuellement sous presse. Notre visite des sites de la Syrie du Nord en a été tout éclairée.

CARACTÈRE DE QUELQUES SITES

La région du Plateau calcaire, que limite, à l'ouest, la coupure des vallées de l'Oronte et de l'Afrin, englobe quelques plaines fertiles; dans son ensemble, elle n'est pourtant qu'une vaste étendue de montagnes, où la roche, usée et fissurée, est partout à nu. Les sites y sont disséminés sur les crêtes et sur les pentes. Seul l'aménagement de citernes leur a permis de subsister. On peut les répartir en trois groupes : au nord, le djebel Seman, au centre, le djebel Barisha et le djebel el-Ala; au sud, le djebel Zawiyé ou djebel Riha. En certains endroits, la densité des agglomérations antiques est si forte qu'on en voit de tous côtés surgir les ruines.

Elles se sont souvent développées autour d'un monastère. La vie monastique a pris de bonne heure en Syrie une grande extension, et de vastes ensembles de bâtiments ont répondu à ses besoins. Le couvent est toujours, en même temps, le centre d'une exploitation agricole qui a nécessité des constructions; ainsi, par exemple, à Breig, à Deir Turmanin. Parfois, il est aussi un centre de pèlerinage; et ce sont alors des auberges, des bazars, des hôtelleries qu'on a élevés à l'usage des foules pieuses, comme celles qu'attirait autour des couvents de Qalaat Seman et de Deir Seman le souvenir du fameux Stylite.

Dans d'autres cas, c'est autour d'une ville, avec ses installations agricoles, que se sont groupés des fermes, une église, des pressoirs à huile, constituant parfois une assez vaste agglomération; Bamuqqa, Qirqbize, Behyo en fournissent d'excellents exemples. Ailleurs, on a de vrais villages, avec des maisons cossues, comme à Réfadé et Kafer Nabo, ou constitués d'habitations plus modestes, comme à Qatura et Taqlé. Partout, on reconnaît les vestiges d'églises au milieu des éboulis formés par l'écroulement des bâtiments. Aux alentours, la diversité des monuments funéraires n'est pas moins digne d'être notée.

Deux sites sont remarquables par leur exceptionnelle étendue et la variété de leurs constructions : au nord, Brad; au sud, El-Bara. Située sur le plateau dénudé qui forme la partie septentrionale du djebel Seman, Brad a l'allure d'une petite ville; elle fut d'ailleurs le centre administratif et commercial d'une vaste région; l'agglomération s'est constituée autour d'un noyau

ancien (intéressants vestiges de thermes du III^e siècle; deux grandes églises datées respectivement de 399-402 et 561), pour atteindre son plus grand développement au VII^e siècle. Principal centre du djebel Zawiyé, de caractère à la fois agricole et industriel (fabrication en grand d'huile et de vin), El-Bara finit par former une agglomération couvrant une superficie de trois kilomètres sur deux; dans l'inextricable amoncellement de ses ruines, on distingue les restes de plusieurs églises et de riches mausolées du VI^e siècle à couverture pyramidale.

G. Tchalenko a souligné l'unité de l'architecture sur toute l'étendue du Plateau calcaire, due à l'identité du matériau employé comme à une technique identique de la pierre taillée et appareillée. Il a noté aussi l'unité et l'homogénéité du décor sculpté, progressivement adapté aux formes nouvelles des édifices, unité qui suppose des équipes itinérantes d'ouvriers transportant d'un chantier à un autre leur style et leurs méthodes.

D'innombrables édifices d'importance et de nature diverses en font foi. Nous voulons au moins en distinguer deux, qui, par leur classe et leur exceptionnel attrait, semblent surpasser tous les autres. Le premier est la basilique cruciforme de Saint-Siméon (Qalaat Seman), élevée, dans le troisième quart du V^e siècle, autour de la colonne sur laquelle le Stylite passa les trente-sept dernières années de sa vie, et qui resta, longtemps après sa mort, un célèbre lieu de pèlerinage; l'originalité du plan, la structure savante de l'octogone central, avec ses grands arcs en plein cintre, les proportions harmonieuses du chevet et de la façade sud contribuent, avec les constructions annexes, baptistère et bâtiments conventuels, à faire de cet ensemble incomparable « la ruine chrétienne la plus considérable et la plus grandiose de l'Orient ». Le second, moins connu, en raison de son accès difficile, est la basilique de Qalbloze, isolée dans un téménos comme un temple antique, sur la crête du djebel el-Ala; elle date de la fin du V^e siècle; sa façade encadrée de tours, son chevet orné de colonnes, les grandes arcatures qui séparent la nef de ses bas-côtés, les proportions majestueuses de l'abside, comme aussi la qualité et la sobre répartition du décor sculpté, donnent une impression d'équilibre et de perfection que seuls peuvent procurer les chefs-d'œuvre.

LE PEUPEMENT DU PLATEAU CALCAIRE

La profusion des ruines sur une telle étendue, non seulement dans le voisinage des plaines fertiles, mais sur des plateaux rocheux et dépourvus d'eau, atteste l'existence d'une population nombreuse qui, par la suite, a complètement disparu. La construction de citernes a pu l'aider à subsister; elle ne saurait en expliquer seule l'extraordinaire prospérité. Quels furent alors ses moyens d'existence ?

Certains ont cru répondre à cette question en supposant la disparition des terres cultivables à la suite d'un déboisement intensif et total, qui aurait entraîné une modification profonde des conditions de la vie. Tel n'est pas l'avis de G. Tchalenko; dans l'ouvrage déjà mentionné, il donne de ce phénomène une explication à la fois plus simple et plus plausible.

Depuis longtemps, il était apparu que la population antique du Plateau calcaire devait sa richesse à la culture de l'olivier et, à un moindre degré, de la vigne. Les nombreux pressoirs retrouvés dans toutes les agglomérations en sont la preuve. Or ces cultures sont parfaitement possibles dans les conditions actuelles du terrain et du climat. Ce qui a changé et a entraîné

la dépopulation, ce sont les circonstances politiques et sociales. Où la terre accumulée dans les cuvettes rocheuses et les fissures ne peut suffire à nourrir un village par l'ensemencement de céréales, elle suffit à assurer sa prospérité par la culture des arbres. Mais la monoculture de l'olivier a ses exigences : d'une part, un investissement à long terme, pour laisser aux arbres le temps de pousser; d'autre part, des échanges commerciaux permettant d'en écouler au loin le produit pour se procurer en retour les autres denrées nécessaires. Ces conditions supposent une longue période de tranquillité et de sécurité. Tel fut autrefois le cas, à la faveur de la paix romaine; et tel est aujourd'hui, depuis peu, de nouveau le cas. Déjà l'on en peut constater les premiers effets : le Plateau calcaire commence à se repeupler, grâce à la culture des arbres.

C'est là un phénomène gros de conséquences pour le sort des monuments antiques.

PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI : LA CONSERVATION DES MONUMENTS

Le repeuplement du Plateau calcaire ajoute une difficulté nouvelle à celles que présentaient déjà la dispersion des ruines et leur nature même. Pour sauvegarder les monuments, déjà il fallait tenir compte de cet éparpillement des sites, sur une distance d'environ cent quarante kilomètres, avec des communications malaisées. Il fallait tenir compte aussi de leur aspect : ces pierriers énormes, parfois impraticables, constitués par l'écroulement des constructions, au milieu desquels surgissent le plus souvent les églises. De plus, on doit aujourd'hui constater que les habitants qui regagnent cette région s'installent de préférence dans les ruines : ils occupent les bâtiments antiques, ils réparent les citernes, ils emploient les matériaux, trouvant commode d'avoir ainsi sous la main des pierres toutes taillées.

Certes, on n'a plus à craindre aujourd'hui la destruction totale d'un grand édifice, comme ce fut naguère le cas pour la splendide église de Turmanin. Et les mesures les plus urgentes ont été prises par la Direction générale des antiquités : des travaux de consolidation ont été effectués (notamment à Qalaat Seman); des inspecteurs régionaux assurent la surveillance, visitant régulièrement les ruines, dressant des procès-verbaux. Ces mesures sont efficaces; elles sont susceptibles d'être encore développées; on ne peut toutefois concevoir qu'elles puissent être jamais suffisantes. En fait, il est impossible de préserver tous les monuments, d'entretenir sur chaque site un gardien, de supprimer les effets du repeuplement, qui est en soi un phénomène réjouissant. En présence d'une telle situation, il faudra donc se borner à consolider et à restaurer les édifices les plus intéressants, ceux dont la valeur architecturale est évidente, en abandonnant à leur sort les ruines innombrables qui ne sont que pans de murs ou blocs écroulés de maisons.

Dès lors, deux constatations s'imposent.

Il faut noter, en premier lieu, l'importance capitale des publications archéologiques, les services éminents que rendent les savants qui s'y vouent. Les descriptions détaillées des ruines, accompagnées de plans, de photographies, de levés architecturaux, comme aussi les études plus générales faites à propos des monuments, permettront de conserver précis le souvenir d'un état de choses appelé à se modifier ou à disparaître. Il suffit de confronter avec l'état actuel les publications de Vogüé ou de Butler pour s'en rendre compte.

En second lieu, il faut souligner l'aide précieuse que pour-

rait apporter, pour la mise en valeur des monuments, le développement du tourisme. L'organisation d'un circuit touristique, en partant d'Alep, serait chose relativement aisée. Les églises de Saint-Siméon et de Qalbloze en seraient les objectifs principaux; mais en chemin, des haltes dignes d'intérêt pourraient être faites aux vestiges de la route romaine d'Antioche à Chalcis, aux monuments funéraires de Dana et de Sermada, aux couvents de Deir Seman et de Breig, à la villa de Bamuqqa. Déjà de bonnes routes existent sur une grande partie du parcours; il suffirait d'améliorer le tronçon qui conduit à Qalaat Seman et d'aménager un bon sentier pour monter, à pied, de la plaine de Self à Qalbloze. D'attrayants pavillons du tourisme pourraient être installés à Deir Seman, dans une ancienne hôtellerie, et à Bamuqqa, dans la villa antique.

En attirant ainsi l'attention sur les richesses archéologiques de cette belle région, on contribuerait à son développement économique, en même temps qu'on procurerait au Service des antiquités, par la perception de finances d'entrée, d'appréciables ressources pour l'entretien et la restauration de ces admirables édifices.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BEYER, H.W., *Der syrische Kirchenbau*, Berlin, 1925.
 BUTLER, H.C., *American archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, 2^e partie : *Architecture and other arts*, New York, 1903.
 — *Princeton University archaeological expeditions to Syria in 1904-5 and 1909*, 2^e partie : *Architecture*, section B : *Northern Syria*, Leyde, 1920.
 DE VOGÜÉ, M., *Syrie centrale, architecture civile et religieuse*, 2 vol., Paris, 1865-1877.
 GLÜCK, H., *Der Breit- und Langhausbau in Syrien* [...], Heidelberg, 1916.
 LASSUS, J., *Sanctuaires chrétiens de Syrie* [...], Paris, 1947 (B.A.H., t. XLII).
 MATTERN, J., *Villes mortes de Haute-Syrie*, 2^e éd., Beyrouth, 1944.
 MOUTERDE, R., et POIDEBARD, A., *Le limes de Chalcis* [...], 2 vol., Paris, 1945 (B.A.H., t. XXXVIII).
 STRZYGOWSKI, J., *L'ancien art chrétien de Syrie*, avec une étude préliminaire de G. Millet, Paris, 1936.
 TCHALENKO, G., *Villages antiques de la Syrie du Nord* [...], 2 vol., Paris, 1953 (B.A.H., t. L).

LES VILLES MORTES DU SUD

HAURAN ET LE DJEBEL DRUZE

La pointe sud de la Syrie est le pays noir du basalte. Les roches éruptives qui jonchent le sol lui confèrent un caractère très particulier : noires sont toutes les pierres, noirs sont les monuments, noires même aussi les sculptures.

La région tout entière portait autrefois uniformément le nom de Hauran. On réserve aujourd'hui cette appellation à la partie occidentale, qu'on distingue ainsi de la partie orientale, le djebel Druze. Cette distinction correspond d'ailleurs à deux aspects assez différents du paysage. A l'ouest, c'est, à perte de vue, l'étendue immense d'une plaine fertile où l'on récolte d'abondantes moissons de blé et d'orge. A l'est, c'est le relief accidenté d'un pays de montagnes. Celles-ci présentent le profil caractéristique des volcans éteints; mais bien qu'elles soient assez hautes (sommets de 1.500 à 1.700 mètres), il n'y paraît guère, car le terrain s'élève progressivement, et les localités à leur pied sont toutes situées au-dessus de 1.000 mètres.

L'essor monumental du pays commença avec la création de la province romaine d'Arabie par le légat de Trajan, Cornélius Palma, en 106 apr. J.-C., et fut favorisé par les Antonins, par Septime-Sévère, par Philippe l'Arabe. Il se poursuivit avec le christianisme, car les évêchés furent nombreux dès l'époque des premiers conciles, et l'on vit alors s'élever beaucoup d'églises et de monastères. Après la conquête musulmane (dès 636), seules les villes de Bosra et de Salkhad conservèrent quelque importance, en raison de leur position stratégique; leurs principaux édifices, militaires et religieux, datent des XII^e et XIII^e siècles.

Mais l'abandon des sites antiques devait entraîner partout rapidement la ruine de leurs monuments. Plus nombreuses avaient été les bourgades, plus complète fut leur désertion.

SITES ET MONUMENTS DU DJEBEL DRUZE

Parmi la multitude des sites, deux présentent un ensemble assez étendu de monuments : Chahba et Qanawat.

Chahba, l'ancienne Philippopolis, fut fondée au III^e siècle, sur le plan carré d'un camp romain, par l'empereur Philippe l'Arabe; on y voit encore les portes de la ville, le pavement admirablement conservé du cardo et du decumanus, un petit théâtre, des thermes et divers autres monuments; de grandes mosaïques en proviennent; elles sont aujourd'hui conservées à Soueida et à Damas. Kanawat, autrefois Qanatha, occupe un site vallonné, planté d'arbres, où les ruines, encore bien conservées, sont d'un effet très pittoresque; on y voit de curieux tombeaux, les colonnades encore debout de plusieurs temples, et le grand ensemble monumental appelé « séraïl »; c'est un complexe intéressant de bâtiments romains et chrétiens, où l'on distingue les colonnes à console d'un temple prostyle, le portique, l'atrium et la salle d'une grande basilique du IV^e siècle et la façade curieusement décorée d'une église à peine plus récente.

A Chahba comme à Qanawat, les habitants vivent aujourd'hui dans les ruines, dont ils occupent certains bâtiments, dont ils ont dégradé certains autres pour en utiliser les matériaux. La même situation existe dans la plupart des très nombreuses agglomérations antiques de la région, notamment à Chaqqa, où la fameuse basilique, le palais avec sa curieuse façade et une belle maison à colonnes sont non seulement des édifices très originaux, mais encore fournissent d'excellents exemples de ces couvertures de pierre faites de longues lattes portées sur corbeaux, qui sont un élément caractéristique de l'architecture locale. A Soueida, l'actif chef-lieu du djebel Druze, presque rien n'a subsisté des anciens monuments. Un grand ensemble comme le temple de Sia a aujourd'hui complètement disparu. Il suffira d'ailleurs de comparer l'état actuel des édifices avec les publications du début du siècle pour se rendre compte de l'importance des destructions survenues depuis cinquante ans.

Hâtons-nous pourtant d'ajouter que les mesures nécessaires ont été prises pour en arrêter le cours. La Direction générale des antiquités fait procéder aux travaux de consolidation les plus urgents; des inspecteurs surveillent les monuments et signalent les nouvelles découvertes; l'existence du musée de Soueida empêche la dispersion et la disparition des trouvailles. Il n'en demeure pas moins que la profusion des vestiges antiques, leur éparpillement, leur accès souvent malaisé rendent difficile une protection vraiment efficace.

LES ÉGLISES D'EZRAA

Il faut, au moins brièvement, signaler l'intérêt d'Ezraa. L'église Saint-Georges et l'église Saint-Hélie, datées respectivement de 514 et 542, sont des monuments importants pour l'histoire de l'art chrétien primitif. Elles sont aujourd'hui dans un déplorable état d'abandon. La coupole de la première s'est effondrée en 1912. A toutes deux des réparations inesthétiques ont été faites. Des travaux de consolidation, accompagnés d'une restauration intelligente des deux édifices, seraient là particulièrement souhaitables.

BOSRA

L'ancienne capitale de la province romaine d'Arabie est aujourd'hui un assez pauvre village. Les vestiges antiques, chrétiens et musulmans y sont également remarquables. Par leur valeur architecturale comme par les souvenirs qu'ils évoquent, ils rappellent la longue durée du brillant passé de la ville.

La topographie de l'agglomération romaine est encore clairement indiquée par le tracé rectiligne de la rue principale, établie sur l'ancien decumanus; on y voit toujours en place plusieurs colonnes de ses portiques et, à l'extrémité occidentale, une des portes de la ville. En la parcourant, on remarquera un grand arc monumental à trois baies, les vestiges de thermes, quatre grandes colonnes corinthiennes ayant peut-être appartenu à un nymphée.

Construite en 513 sous l'archevêque Julianos, la cathédrale, aujourd'hui fort ruinée, est un des plus anciens exemples d'une grande église à coupole et à plan centré. Nous savons par une inscription que Bosra possédait une église encore plus ancienne, dédiée à la Vierge, dans le troisième quart du IV^e siècle, par l'archevêque Antipater; ce texte rappelle le rôle important joué par la ville dans l'histoire du christianisme primitif. Son nom se trouve aussi lié à l'histoire des débuts de l'islam. Un grand édifice à abside et façade aveugle passe, en effet, pour un vestige du monastère où le moine Bahira instruisit Mahomet et lui prédit sa vocation prophétique. Une mosquée, al-Mabrak, fut plus tard construite à l'endroit où, selon la tradition, s'était agenouillée la chamelle du Prophète.

C'est une des nombreuses mosquées dont les hauts minarets sombres, élevés au XII^e siècle, sur plan carré, donnent au paysage de Bosra son cachet particulier. Si la grande mosquée d'Omar est plus complètement conservée, si le minaret d'al-Fatmé a des proportions plus élancées, la mosquée al-Mabrak, avec la madrasa attenante, construite en 1136 — la plus ancienne madrasa syrienne, selon J. Sauvaget — forment un ensemble architectural digne d'être remarqué.

On regrettera la ruine rapide de ces monuments, dont un coup d'œil sur les publications anciennes permet d'évaluer l'importance, ruine aggravée par la présence des maisons de la bourgade moderne au milieu d'eux. Celles-ci devraient être

écartées, en même temps qu'une œuvre de consolidation et de restauration serait entreprise. Il n'est pas certain que le plan d'aménagement adopté par les pouvoirs publics réponde à ces exigences et prenne suffisamment en considération la mise en valeur des principaux édifices.

Notons, pour terminer, l'exceptionnel intérêt que présente l'ensemble monumental formé par le théâtre romain et la citadelle arabe. Les deux édifices, d'une égale beauté, sont étroitement enchevêtrés : l'enceinte du XIII^e siècle, avec ses grosses tours carrées et son appareil à bossages, ceinture la cavea du théâtre, tandis qu'un bâtiment destiné à servir d'entrepôt, et formé de trois étages superposés de grandes salles voûtées, a été élevé sur l'orchestra. D'importants travaux de déblaiement ont été récemment effectués par la Direction générale des antiquités pour dégager, dans la mesure du possible, les gradins et les constructions de la scène. Nous pensons qu'il faudrait être plus hardi, et démolir à l'intérieur de la cavea cet énorme cube de maçonnerie qui l'obstrue et ne présente en lui-même qu'un faible intérêt. On retrouverait ainsi dans son intégrité un splendide monument antique, tout en respectant l'essentiel de la citadelle musulmane. Le théâtre romain de Bosra est l'un des plus grands, des plus beaux et des plus complets qu'on puisse voir; il présente de plus (dans la structure des voûtes inclinées supportant les gradins, dans la disposition des petits escaliers qui donnent accès à ceux-ci, dans l'admirable décor du *frons scaenae*) d'assez remarquables particularités. De même, les tours de la citadelle arabe sont un magnifique morceau d'architecture militaire médiévale. Dès lors, loin de se nuire, comme c'est actuellement le cas, les deux édifices seraient l'un et l'autre mieux mis en valeur; ils constitueraient ensemble pour le visiteur une attraction touristique de grande classe.

Facilement accessible de Damas, la région de Bosra et du djebel Druze devrait être beaucoup mieux connue. L'installation d'un pavillon du tourisme à l'intérieur même de la citadelle de Bosra, l'amélioration des conditions de séjour à Soueida en rendraient, à peu de frais, la visite plus aisée.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BRÜNNOW, R.E., et DOMASZEWSKI, A.V., *Die provincia Arabia*, T. III, Strasbourg, 1909.
BUTLER, H.C., *American archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, 2^e partie : *Architecture and other arts*, New York, 1903.
CROWFOOT, J.W., *Churches at Bosra*, Londres, 1937.
DE VOGÜÉ, M., *Syrie centrale, architecture civile et religieuse*, 2 vol., Paris, 1865-1877.
DUSSAUD, R., et MACLER, F., *Voyage archéologique au Safa et dans le Djebel ed-Druz*, Paris, 1901.
LASSUS, J., *Sanctuaires chrétiens de Syrie[...]*, Paris, 1947 (B.A.H., t. XLII).
MASCLE, J., *Le djebel Druze*, Beyrouth, 1944.
REY, G., *Voyage dans le Haouran*, Paris, 1858.
SLIMAN MUGDAD, *Bosra*, 2^e éd., Damas, 1951 (en arabe).
SOURDEL, D., *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Paris, 1952 (B.A.H., t. LIII).

CONCLUSION

L'exposé qu'on vient de lire n'appelle pas nécessairement une conclusion. Nous n'avons pas entrepris ici une démonstration. Nous avons simplement cherché à rendre compte, aussi fidèlement et objectivement que possible, de la situation générale et particulière des monuments historiques et des sites archéologiques de la Syrie, comme nous en avons reçu le mandat. Nous avons, en quelque sorte, fait le point.

Il convient néanmoins de souligner la variété et la complexité des problèmes que posent à la Syrie la protection et la mise en valeur des monuments, tels qu'ils se dégagent des constatations que nous avons faites; problèmes différents selon les régions, selon l'âge et la nature des édifices, selon leur état de conservation et l'ambiance dans laquelle ils se trouvent.

Dans de grandes villes en plein développement, comme Damas et Alep, l'attention devra être attirée sur l'intérêt que présentent les monuments historiques pour la population d'aujourd'hui. Leur valeur esthétique sera prise en considération dans les plans d'urbanisme, qui s'efforceront de conserver ou de créer autour d'eux l'ambiance la plus favorable, en tenant compte de leurs proportions, de leur caractère et de leur style. Bien loin d'être des obstacles à l'expansion naturelle d'une cité, ils en resteront l'ornement, mis à leur juste place dans des perspectives qui respecteront en même temps leur signification culturelle et les exigences de la vie moderne. A cet égard, on s'efforcera également de laisser aux monuments leur destination, ou de leur en conférer une nouvelle, de manière à ne pas les exclure comme d'inutiles survivances du passé, mais à les faire effectivement participer à la vie de la cité.

Hors des villes, les difficultés proviennent à la fois de la profusion, de l'extrême diversité et de la dispersion des monuments et sites archéologiques. De grands ensembles de ruines, comme Palmyre ou Doura, sont séparés des centres du pays par des centaines de kilomètres de désert. Ailleurs, comme en Syrie du Nord, et à un moindre degré dans le djebel Druze, les ruines sont si nombreuses que c'est à peine si l'on a pu en dresser complètement l'inventaire. Ailleurs encore, comme pour les châteaux des Croisés, les édifices sont si considérables que leur simple entretien demanderait de constantes et coûteuses interventions. Et, par les découvertes nouvelles faites sur les champs de fouilles, ce patrimoine monumental ne cesse de s'accroître.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de rendre hommage à la Direction générale des antiquités pour la manière dont elle s'acquitte des tâches multiples qui lui incombent, en assurant la conservation et la surveillance des monuments et sites archéologiques, en effectuant chaque année un important programme de restaurations, en organisant des musées, en favorisant les explorations et les publications scientifiques. Par ses propres forces comme par les initiatives qu'elle a suscitées ou encouragées, elle accomplit une œuvre dont il convient de mettre en évidence l'efficacité et l'ampleur, comme il convient aussi de relever la compréhension et la générosité du gouvernement syrien qui lui en fournit les moyens.

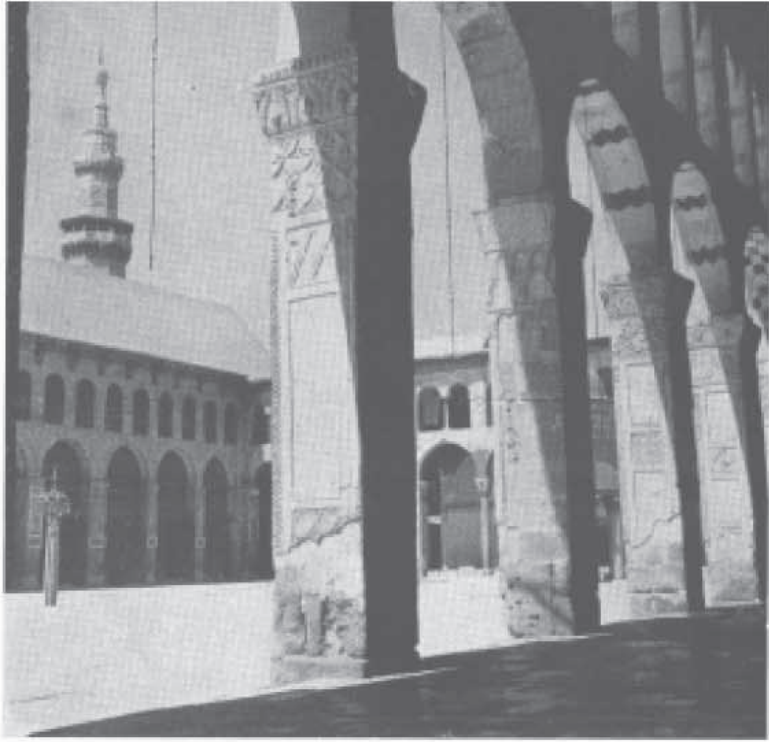
Proportionnellement à ses ressources, la Syrie consacre à ses monuments des sommes importantes. La valeur de ceux-ci le justifie, comme elle explique aussi l'intérêt qu'ils suscitent dans le monde, bien au-delà des frontières du pays. Elle légitime le désir de la Direction générale des antiquités de voir ses efforts toujours mieux compris et soutenus. Nous avons indiqué quelques-uns des moyens qui nous paraissent le plus propres à l'aider.

L'importance des publications scientifiques doit être ici, une fois encore, soulignée; grâce à elles, les monuments, décrits et commentés, peuvent devenir pour les savants de tous pays un objet d'études; ils s'incorporent plus complètement au trésor culturel de l'humanité, dont même leur perte ne saurait plus les bannir. On ne saurait toutefois se contenter de toucher ainsi le cercle restreint des spécialistes; l'intérêt d'un public plus large peut être éveillé par d'attrayants ouvrages de vulgarisation, par des expositions, par des conférences, par la création d'enseignements dans les écoles, au-dehors par une intelligente propagande susceptible d'attirer en Syrie un mouvement touristique profitable au pays à bien des égards. Nous avons noté, d'autre part, les services que pourrait rendre, à Damas comme à Alep, la constitution de commissions locales, composées d'artistes et de savants, chargées de conseiller les autorités pour toutes les questions d'urbanisme. Nous pensons aussi qu'à l'occasion, des missions internationales d'experts, notamment d'architectes-restaurateurs, pourraient étudier en détail, en collaboration avec la Direction générale des antiquités, les travaux de mise en valeur de tel ou tel grand et important édifice.

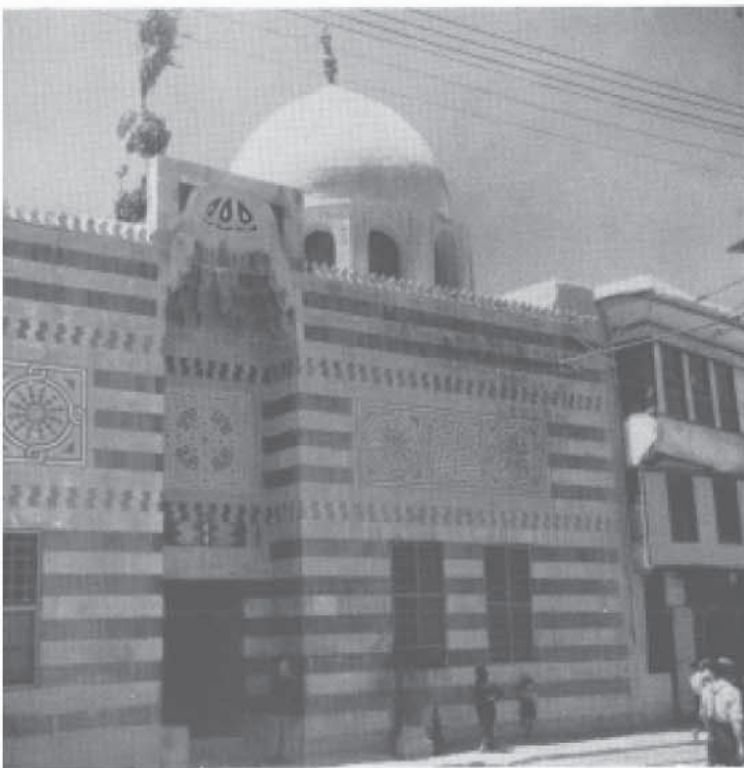
Si les renseignements apportés par notre enquête peuvent contribuer à faire mieux connaître et apprécier, au loin comme dans le pays même, les richesses artistiques et archéologiques de la Syrie, s'ils peuvent en quelque manière seconder l'action si heureusement entreprise par la Direction générale des antiquités pour la sauvegarde et l'étude des monuments historiques, s'ils peuvent susciter dans ce but de nouvelles et fécondes collaborations, nous penserons avoir utilement travaillé.

NOTE CONCERNANT LES ILLUSTRATIONS

Le grand plan de Damas qui figure dans le rapport a été établi par les soins de la Direction générale des antiquités de Syrie.
Les plans « Damas au xvi^e siècle » et « Damas aujourd'hui » sont tirés de l'étude de J. SAUVAGER, « Esquisse d'une histoire de la ville de Damas », parue dans la *Revue des études islamiques*, IV, 1934.
Les photographies n^{os} 4, 5 et 17 proviennent de la collection de la Direction générale des antiquités de Syrie; les photographies aériennes n^{os} 20, 27, 30, 32, 33, 34, 35, 39, 40, 42, 43 et 55 ont été obligeamment fournies par l'Institut français d'archéologie de Beyrouth.



1. Damas. Grande mosquée, portique nord.
2. Damas. Grande mosquée, portique ouest.
3. Damas. Grande mosquée, portique ouest et mosaïques.
4. Damas. Grande mosquée, mosaïques.
5. Damas. Grande mosquée, mosaïques.



6. Damas. Cimetière de Bab Saghir.
7. Damas. Mosquée Dervich-Pacha (1571).
8. Damas. Madrasa Sabouniya (1464).
9. Damas. Madrasa Roukniya (1224).



10. Damas. Madrasa Solaymaniya (1554).
 11. Damas. Madrasa Salimiya (1566).
 12. Damas. Khan Asad-Pacha (xviii^e s.).
 13. Damas. Madrasa Salimiya (1566).



14



15



16



17



18



19

14. Damas. Mosquée Mozaffari (« Hanabila »; 1202-1213), minaret.
15. Damas. Cheikh Mohiy ad-Din (1518), minaret.
16. Damas. Mosquée al-Mouradiya, minaret.
17. Damas. Mosquée Manjak (1368), minaret.
18. Damas. Madanet el-Qali (1470), minaret.
19. Damas. Jami Jouban (xiv^e s.), minaret.



20

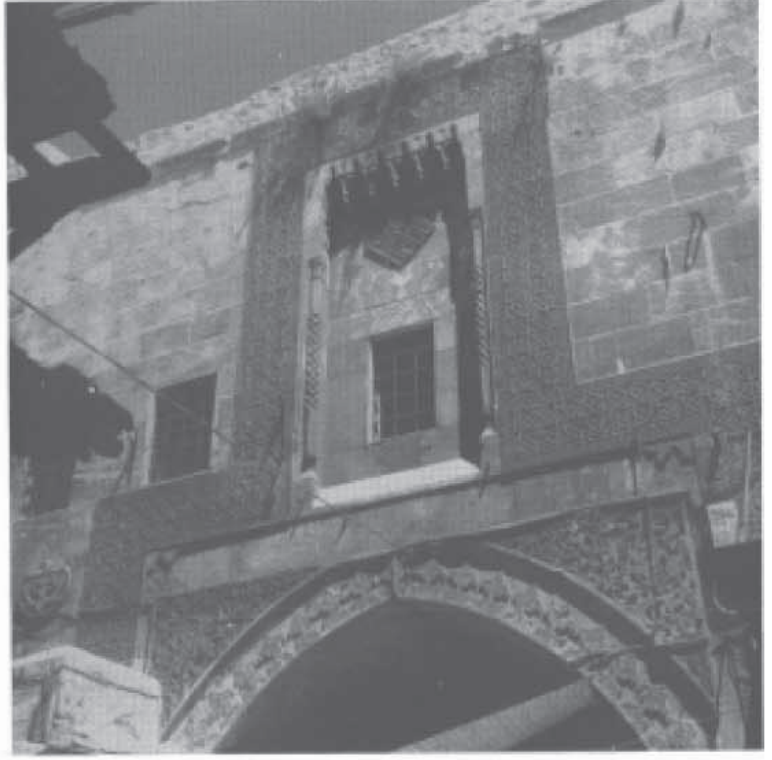
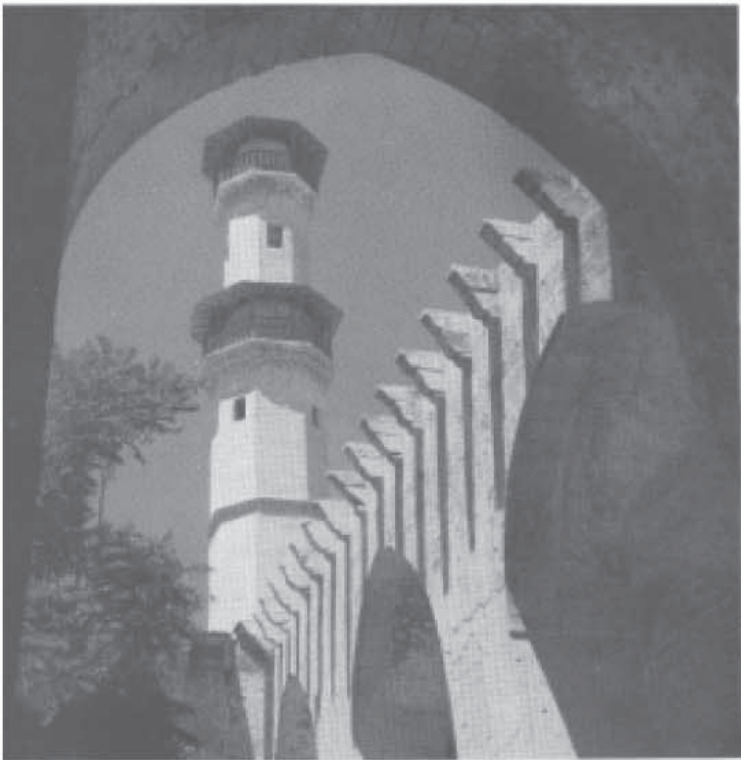


21



22

20. Alep. Citadelle, vue aérienne.
21. Alep. Entrée de la citadelle.
22. Alep. Minarets.



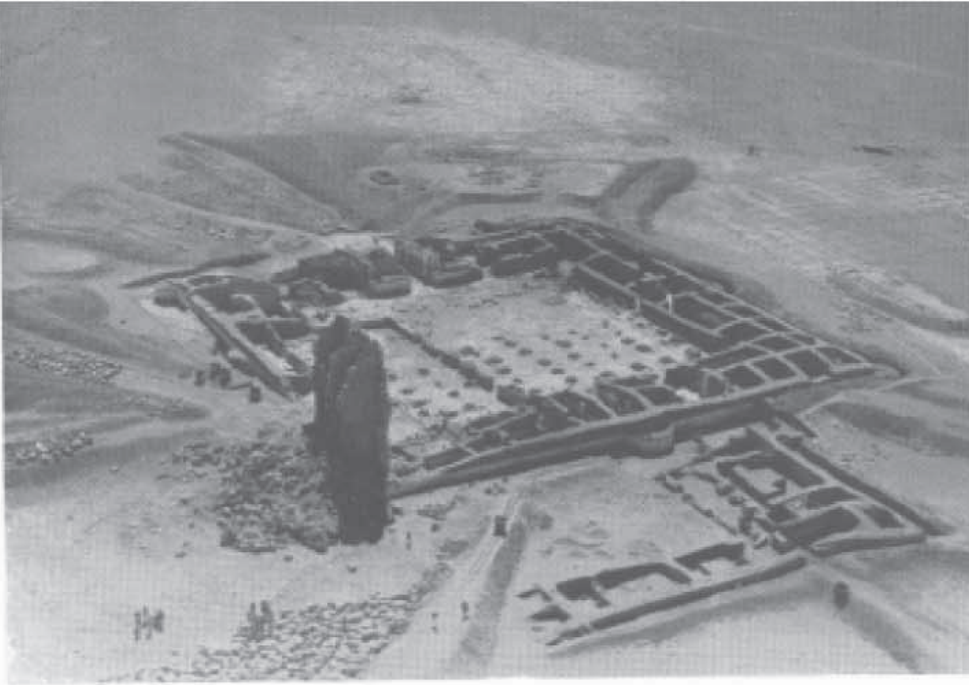
23. Alep. Mosquée le-Otrouch.
 24. Alep. Maristan Arghoun.
 25. Alep. Maison Atchikbache.
 26. Alep. Khan es-Saboun.



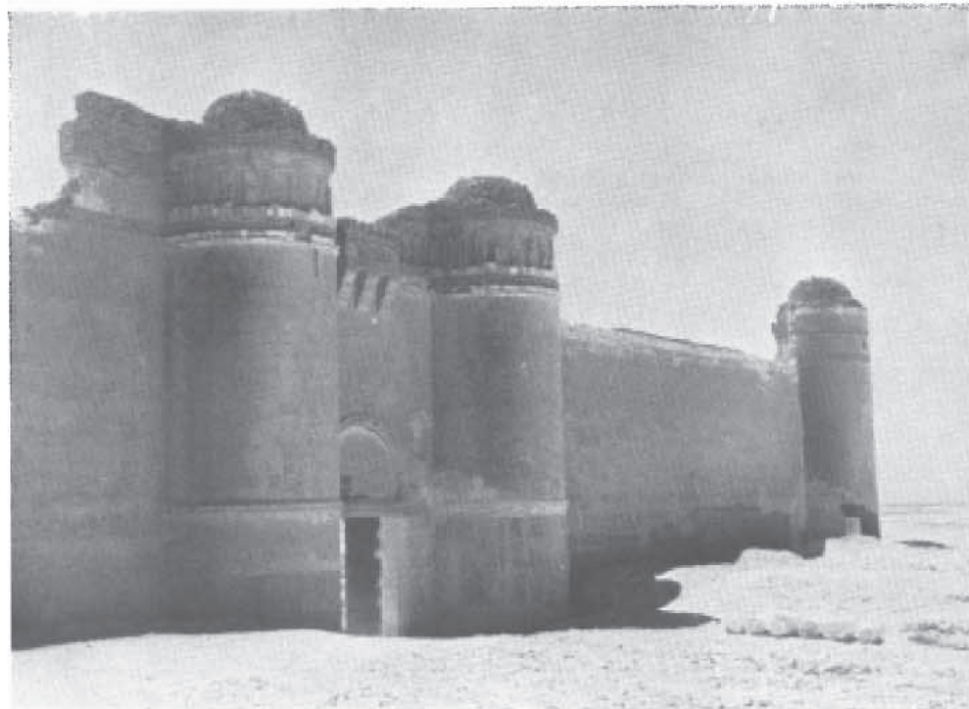
28 29

27. Palmyre. Vue aérienne.
 28. Palmyre. Colonnade de la cour du temple de Bél.
 29. Palmyre. Tombeau d'Elahbél.

30



31



32



30. Qasr el-Heir el-Gharbi. Vue aérienne.
31. Qasr el-Heir es-Charki. Entrée du château.
32. Qasr el-Heir es-Charki. Vue aérienne.

33



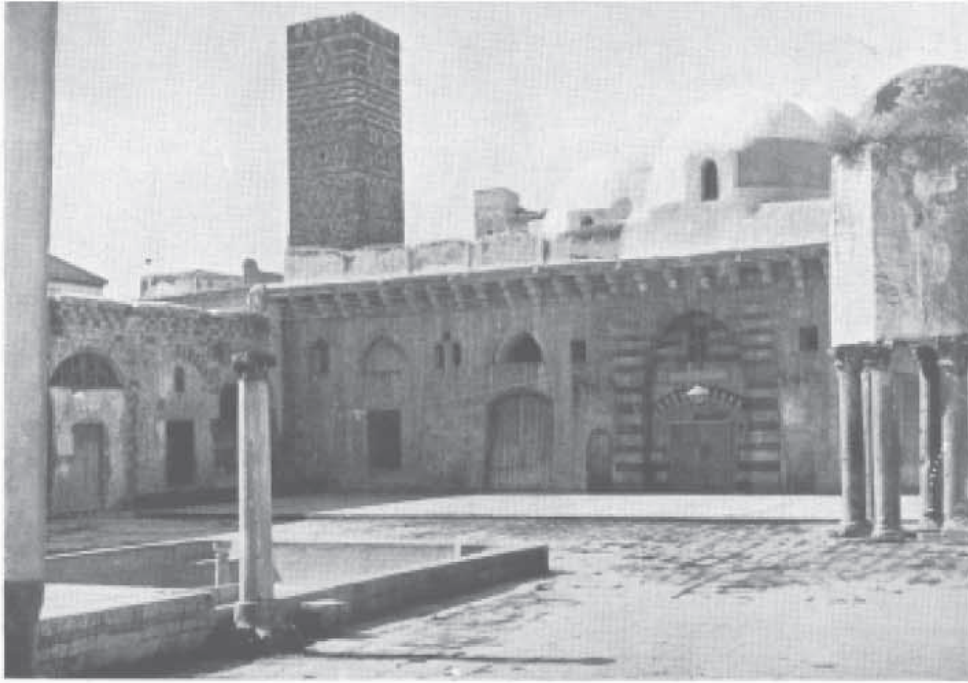
34



35



33. Doura-Europos et l'Euphrate. Vue aérienne.
34. Halibiyé. Vue aérienne.
35. Resafa. Vue aérienne.



36



37

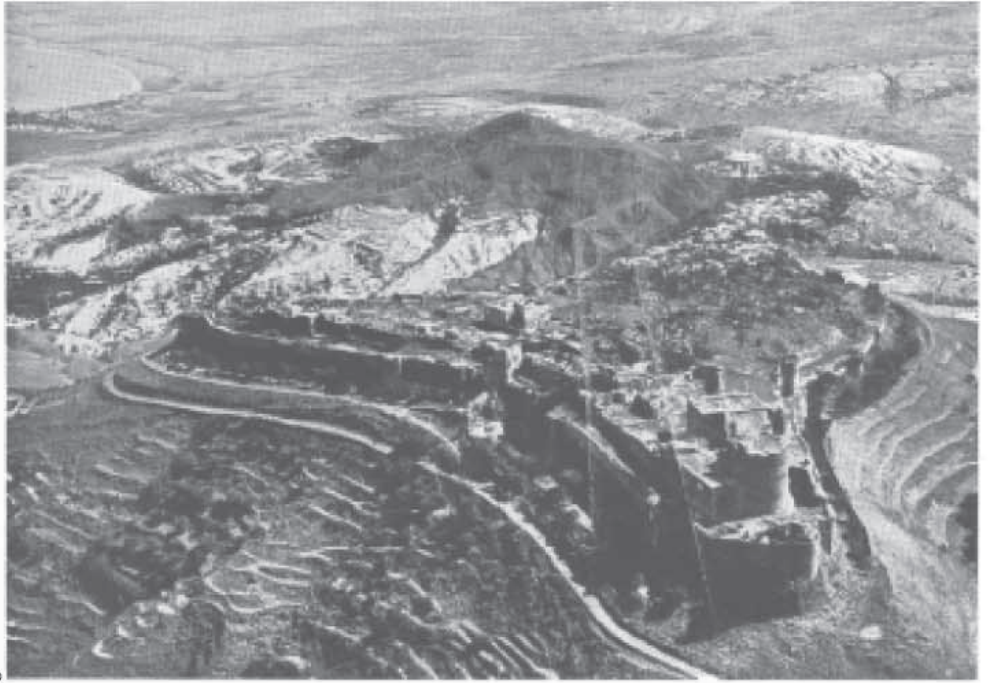


38

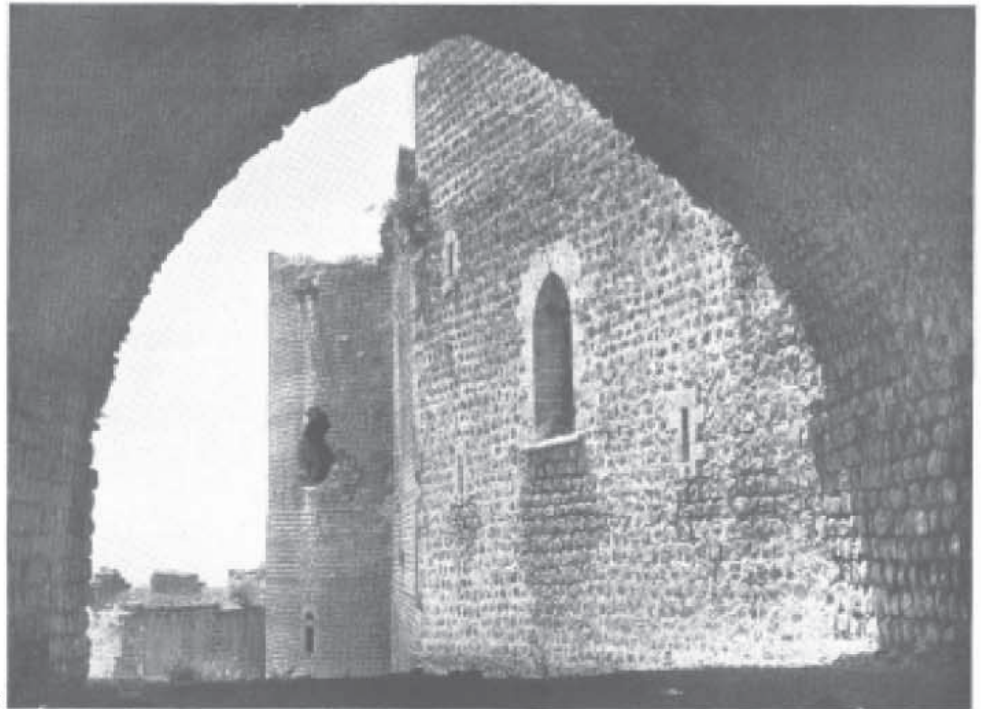


39

36. Hama. Grande mosquée.
37. Tartous. Intérieur de la cathédrale.
38. Hama. Palais Azem.
39. Krak des Chevaliers. Vue aérienne.



40



41

42



- 40. Château de Marqab. Vue aérienne.
- 41. Château de Marqab. Deuxième enceinte.
- 42. Château de Safitah. Vue aérienne.



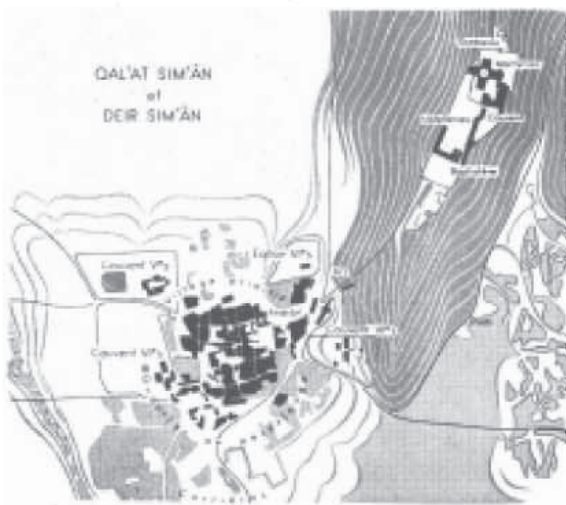
43



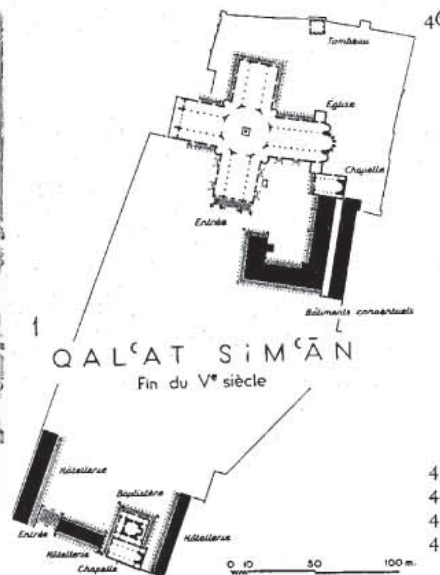
44



45



0 100 200 m



46

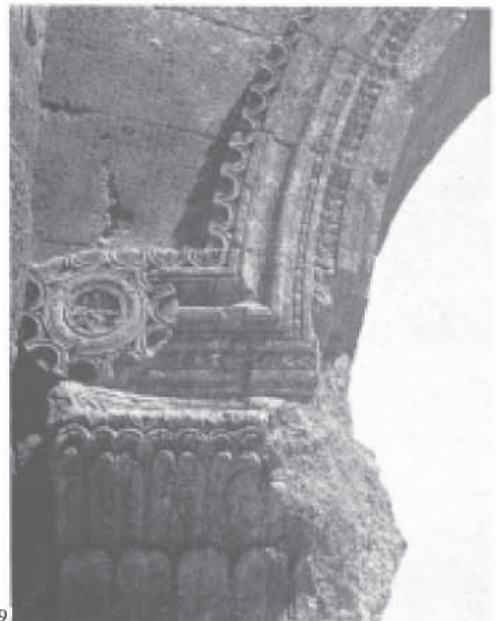
- 43. Saint-Siméon-Stylite. Vue aérienne.
- 44. Deir Seman. Église.
- 45. Deir Seman. Couvent.
- 46. Qal'at Seman. et Deir Seman. (Dessins de G. Tchalenko.)



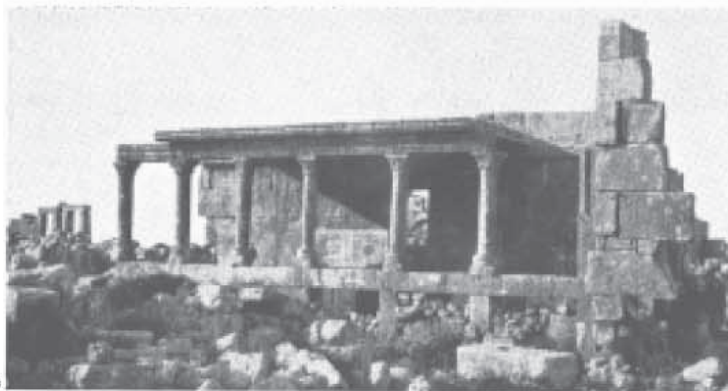
47



48



49



50



51

- 47. Deir Seman, Hôtellerie.
- 48. Saint-Siméon-Stylite, Octogone central.
- 49. Qalbloze, Décoration de l'église.
- 50. Refadé, Portique d'une maison (1938).
- 51. Refadé, Le même en 1953.



52



53

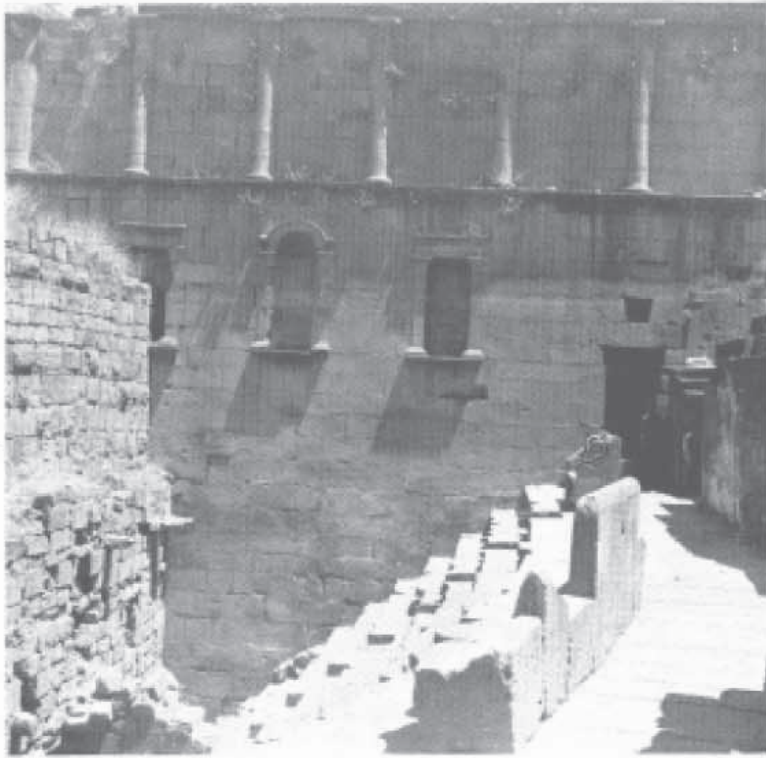


54

52. Qalbloze. L'église.
53. Bamuqqa. Villa antique.
54. El-Bara. Tombeau.



55

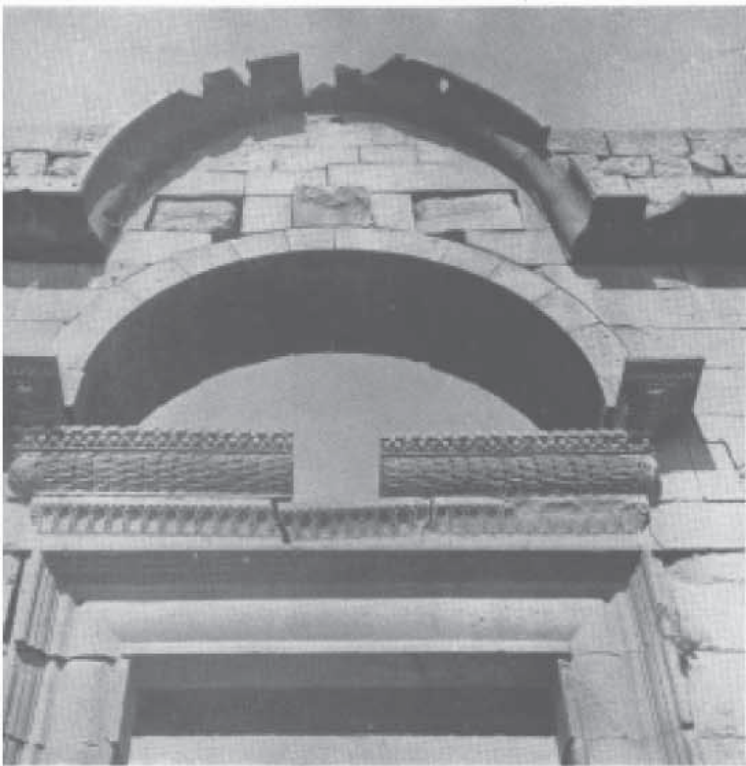


56



57

55. Bosra. Citadelle et théâtre, vue aérienne.
56. Bosra. Intérieur du théâtre.
57. Bosra. Entrée de la citadelle.



58. Bosra. Colonnes antiques.
 59. Qanawat. Temple d'Hélios.
 60. Chaqqa. Porte du Palais.
 61. Ezraa. Église Saint-Georges.